

ROLE DE L'INSTITUTION DANS LE TRAITEMENT DE L'ADOLESCENCE INADAPTÉE

(à propos de l'observation d'une psycho-névrose de l'adolescent)

THÈSE

PRÉSENTÉE

A LA FACULTÉ MIXTE DE MÉDECINE ET DE PHARMACIE DE LYON

ET SOUTENUE PUBLIQUEMENT LE 20 FÉVRIER 1967

POUR OBTENIR LE GRADE DE DOCTEUR EN MÉDECINE

par

Madame Geneviève BERNERT

Ancienne externe des hôpitaux de Lyon

Née le 31 Mai 1932 à MONTÉLIMAR (Drôme)

ROLE DE L'INSTITUTION DANS LE TRAITEMENT DE L'ADOLESCENCE INADAPTÉE

(à propos de l'observation d'une psycho-névrose de l'adolescent)

T H È S E

PRÉSENTÉE

A LA FACULTÉ MIXTE DE MÉDECINE ET DE PHARMACIE DE LYON

ET SOUTENUE PUBLIQUEMENT LE 20 FÉVRIER 1967

POUR OBTENIR LE GRADE DE DOCTEUR EN MÉDECINE

par

Madame Geneviève BERNERT

Ancienne externe des hôpitaux de Lyon

Née le 31 Mai 1932 à MONTÉLIMAR (Drôme)

ROLE DE L'INSTITUTION
DANS LE TRAITEMENT
DE L'ADOLESCENCE INADAPTEE

THESE



Mémoire présenté à l'Université de Leiden

PERSONNEL de la FACULTE

Doyens Honoraires :

M. J. LEPINE -- Membre de l'Institut
M. H. HERMANN -- Correspondant de l'Institut

Doyen :

M. J.F. CIER

Assesseurs :

M. M. LEVRAT
M. J. DORCIE

Conseiller Administratif :

M. H. PRUVOST

PROFESSEURS HONORAIRES

MM. PATEL -- LEPINE -- TRILLAT -- GARTIN -- GATE
MARTIN -- GABRIELLE -- SAINY -- DUCLOS --
GUILLEMINET -- HERMANN -- ROCHET -- POLLOSSON
ENSELME -- WERTHEIMER -- SANDROUY --

- - - -

PROFESSEURS

MM. J. CIBERT	Clinique urologique
P. POMMERUS	Physique biologique (détaché à Beyrouth)
M. CHAMBON	Chimie organique et toxicologie
F. PAUPERT-RAVAULT	Clinique médicale B
R. FROMENT	Clinique et prophylaxie cardio-vasculaires
P. CROIZAT	Clinique médicale C
P. MAILLET-GUY	Clinique chirurgicale A
L. REVOL	Pharmacie galénique
H. PIGEAUD	Clinique obstétricale
J. BOURNET	Médecine du Travail
M. LEVRAT	Clinique médicale A
R. SCHILLER	Bactériologie -- Virologie -- Immunologie
G. NEPIEN	Botanique et Cryptogamie
P. BERTRAND	Clinique chirurgicale C
A. BADIAND	Chimie analytique pharmaceutique
B. DREVON	Pharmacie chimique et Pharmacologie
L. ROCHE	Médecine légale et Dœntologie
J. COUDERT	Parasitologie et Pathologie exotique

MM. P. MOUNIER-KUHN	Clinique d'Oto-Rhino-Laryngologie et d'Audiophonologie
L. PAUFIQUE	Clinique Ophtalmologique
H. THIERS	Clinique de Dermatologie, Syphiligraphie et Allergologie
J. BRUN	Clinique de Pneumophtisiologie
J. CREYSSSEL	Clinique chirurgicale orthopédique et traumatologique
M. DARGENT	Clinique carcinologique
M. BERGER (1)	Physique nucléaire appliquée à la Médecine
A. GUICHARD	Anatomie pathologique
P. GIRARD	Pathologie générale et expérimentale
M. GIRARD	Clinique médicale D
M. LATARJET	Anatomie
R. PEYCELON	Clinique chirurgicale B
A. VACHON	Pathologie médicale
P. GALY	Physio-pathologie des voies respiratoires
J. PAPILLON	Radiologie
M. JEUNE	Clinique médicale infantile et Hygiène du 1er âge
A. GONIN	Thérapeutique
P. MONNET	Clinique médicale infantile B
J. CHATOMNET	Physiologie B
P. GUINET	Clinique endocrinologique
H. COLLET (1)	Chimie générale et pharmaceutique
A. TRILLAT	Clinique de chirurgie orthopédique
Ch. FREIDEL	Clinique stomatologique
J. MARION	Clinique de Chirurgie et d'Orthopédie infantiles
J. DORCHE	Matière médicale et Législation pharmaceutique
L. MANSUY (1)	Neurochirurgie
L. REVOL (1)	Hématologie
J. LECUIRE (1)	Neurochirurgie
H. LIARAS (1)	Clinique chirurgicale propédeutique
L. PERROT	Chimie
J.F. CIER	Physiologie A
J. PERRIN	Thérapeutique chirurgicale et Chirurgie opératoire
P. GOINARD (1)	Clinique thérapeutique chirurgicale et chirurgie expérimentale
P. MICHAUD	Clinique de Chirurgie cardiaque
M. PONT (1)	Médecine générale
J. TRAEGER (1)	Pathologie métabolique et rénale
J. MATHIEU	Clinique gynécologique
G. FAUCON	Biologie médicale et Pharmacodynamie
A. BERTOYE	Clinique des Maladies infectieuses
G. VIGNON	Hydrologie thérapeutique, Climatologie et Ecologie sociale
D. VINCENT	Biochimie appliquée
A. CIER	Pharmacodynamie
L. COLOBERT	Chimie biologique et médicale
X.....	Pathologie chirurgicale
X.....	Clinique neuro-psychiatrique et d'Hygiène Mentale
X.....	Physiologie et Pathologie obstétricales
X.....	Hygiène et Action sanitaire et sociale
X.....	Histologie et Embryologie

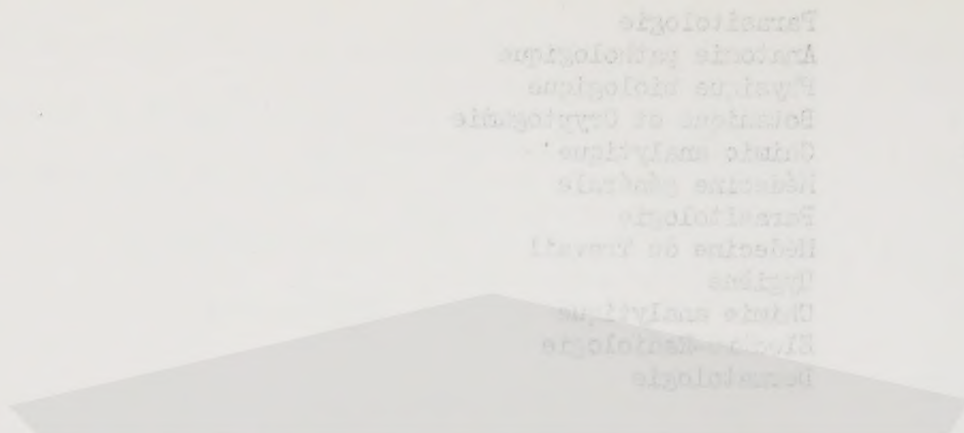
(1) Professeurs à titre personnel.

PROFESSEURS SANS CHAIRE

MM. ROMAN	Parasitologie
FEROLDI	Anatomie pathologique
MORET	Physique biologique
ODDOUX	Botanique et Cryptogamie
de SOLLIERS	Chimie analytique
DESPIERRES	Médecine générale
GARIN	Parasitologie
TOLOT	Médecine du Travail
THIVOLET	Hygiène
MALLEIN	Chimie analytique
PINET	Electro-Radiologie
COLOMB	Dermatologie

MAITRES DE CONFERENCES AGREGES TITULAIRES

MM. CREYSSEL R.	Chimie biologique
GUYOTAT	Neuro-psychiatrie
DESCOTES	Chirurgie générale
JOUVET	Pathologie expérimentale
PEYRIN	Physique biologique
TOMMASI	Anatomie pathologique
BUFFARD	Electro-radiologie
LEJEUNE	Médecine générale et thérapeutique
de MOURGUES Fr.	Stomatologie
NAUSSAC	Maladies infectieuses
REBOUILLAT	Chirurgie générale
ROMAGNY	Pédiatrie
DELAHAYE	Médecine générale
DELEUZE	Anesthésiologie
GIRAUD	Electro-radiologie diagnostic et thérapeutique
MICHEL	Anesthésiologie
FRANCOIS	Pédiatrie et Puériculture
MICHOULIER	Chirurgie générale
LAMBERT	Médecine générale
FRIES	Médecine générale
GILLY	Pédiatrie
ROBERT	Médecine générale
BOUCHET	Anatomie
BETHENOD	Pédiatrie
GERMAIN	Immunologie, sérologie, hématologie
KALB	Pneumo-phtisiologie
LARBRE	Pédiatrie
SOUSTELLE	Chirurgie générale
VIALA	Médecine générale
VINCENT	Bactériologie, parasitologie, virologie
GIROD	Histologie et Embryologie
GRAS	Chimie biologique



MATRIÈRES DE CONFÉRENCES AGRICULTURES ET PÊCHERIES

Digitized by the Internet Archive
in 2026

Chimie biologique	CHIMIE BIOLOGIQUE
Micro-pyologie	MICRO-PYOLOGIE
Chirurgie générale	CHIRURGIE GÉNÉRALE
Pathologie expérimentale	PATHOLOGIE EXPÉRIMENTALE
Physique biologique	PHYSIQUE BIOLOGIQUE
Anatomie pathologique	ANATOMIE PATHOLOGIQUE
Electro-physiologie	ELECTRO-PHYSIOLOGIE
Médecine générale et thérapeutique	MÉDECINE GÉNÉRALE ET THÉRAPEUTIQUE
Physiologie	PHYSIOLOGIE
Urinologie générale	URINOLOGIE GÉNÉRALE
Pédiatrie	PÉDIATRIE
Médecine générale	MÉDECINE GÉNÉRALE
Anesthésiologie	ANESTHÉSIOLOGIE
Electro-physiologie diagnostique et thérapeutique	ELECTRO-PHYSIOLOGIE DIAGNOSTIQUE ET THÉRAPEUTIQUE
Anesthésiologie	ANESTHÉSIOLOGIE
Pédiatrie et Pédologie	PÉDIATRIE ET PÉDOLOGIE
Chirurgie générale	CHIRURGIE GÉNÉRALE
Médecine générale	MÉDECINE GÉNÉRALE
Médecine générale	MÉDECINE GÉNÉRALE
Pédiatrie	PÉDIATRIE
Médecine générale	MÉDECINE GÉNÉRALE
Anatomie	ANATOMIE
Pédiatrie	PÉDIATRIE
Immunologie, sérologie, hémologie	IMMUNOLOGIE, SÉROLOGIE, HÉMOLOGIE
Thrombo-physiologie	THROMBO-PHYSIOLOGIE
Pédiatrie	PÉDIATRIE
Chirurgie générale	CHIRURGIE GÉNÉRALE
Médecine générale	MÉDECINE GÉNÉRALE
Pathologie, parasitologie, virologie	PATHOLOGIE, PARASITOLOGIE, VIROLOGIE
Pathologie et Bactériologie	PATHOLOGIE ET BACTÉRIOLOGIE
Chimie biologique	CHIMIE BIOLOGIQUE

ROMAN	ROMAN
VERGIL	VERGIL
HOMER	HOMER
GRAND	GRAND
de SOLIM	de SOLIM
DESTR	DESTR
DARIN	DARIN
VOY	VOY
WILVOIT	WILVOIT
MALIN	MALIN
YIN	YIN
COIN	COIN
CHRISTIAN R.	CHRISTIAN R.
COUTAT	COUTAT
DECOU	DECOU
JOUE	JOUE
PEY	PEY
TORRE	TORRE
WAT	WAT
LEWIS	LEWIS
de MICH	de MICH
KAUS	KAUS
RECH	RECH
KOMAR	KOMAR
DELA	DELA
DEW	DEW
GRAD	GRAD
MIC	MIC
FRANCOIS	FRANCOIS
MICRO	MICRO
LAM	LAM
FRIS	FRIS
WIL	WIL
ROST	ROST
BOU	BOU
BETH	BETH
GERAIN	GERAIN
KAL	KAL
LAR	LAR
COUS	COUS
VIA	VIA
VIR	VIR
GR	GR

MM. COLIN	Médecine légale
BERTRAND	Chimie biologique
MARET	Chirurgie générale
VIALLIER-RAYNARD	Bactériologie
CHOLLAT	Electro-radiologie
FLEURETTE	Bactériologie
FLANDROIS	Physiologie
MOREL	Hématologie
TERNET	Chirurgie thoracique et cardio-vasculaire
FREDERICH	Pharmacologie
DAUDET	Chirurgie infantile
BRUNE	Médecine générale et Thérapeutique
LOMBARD-PIATET	Chirurgie générale
BOUVIER	Rhumatologie
FREYCON	Pédiatrie
LAPRAS	Neuro-chirurgie
PELLET	Physiologie
DUQUESNEL	Electroradiologie
DEJOUR	Orthopédie et Traumatologie
MOULIN	Dermato-Vénérologie
PERRIN-FAYOLLE	Pneumo-phtisiologie
PALIARD	Médecine générale et Thérapeutique
MORGON	O.R.L.
PAUPERT-RAVAULT M.	Ophtalmologie
MOTIN	Anesthésiologie
PASQUIER	Médecine générale et Thérapeutique
VAUZELLE	Anatomie pathologique
CZYBA	Histologie et Embryologie
CABANAC	Physiologie
TOURAINÉ	Pneumo-phtisiologie
BEL	Médecine générale et Thérapeutique
CHARVET	Gynécologie obstétrique
MAYER	Cancérologie
SISTERON	Chirurgie thoracique et cardio-vasculaire
BRAILLON	Anatomie et Chirurgie générale
VILLIERS	Chirurgie générale
LOUISOT	Chimie biologique et Chimie des Explorations fonctionnelles
COURJON	Neuro-Psychiatrie
MORNEX	Médecine générale

MAITRES DE CONFERENCES AGREGES STAGIAIRES

MM. FAVRE-GILLY	Hématologie
RIFFAT	Hygiène
ROLLET	Pharmacie galénique
BIZOLLON	Physique

AGREGES EN EXERCICE

MM. BONAMOUR	Ophtalmologie
FRANCILLON	Chirurgie générale
NOTTER	Gynécologie obstétricale
de MOURGUES G.	Chirurgie générale
DUMONT Martial	Obstétrique
SCHOTT	Neuro-psychiatrie
DEVIC	Médecine générale
SAUBIER	Chirurgie générale
DURAND	Urologie
HUGONNIER	Ophtalmologie
ALLEGRE	Neuro-chirurgie
GARDE	Médecine générale
FAYSSÉ	Orthopédie
GAILLARD	Oto-rhino-laryngologie
PERRIN A.	Médecine générale
NORMAND	Médecine générale
MOUNIER-KUHN A.	Chirurgie générale
CHASSARD	Electro-radiologie
GARTIER	Obstétrique
DUMAS	Stomatologie
SCHNEPP	Orthopédie
NOEL	Médecine générale

- - - - -

Examineurs de la Thèse :

- Président : M. le Professeur ROCHE

- Assesseurs : MM. GIRARD
COLIN
GUYOTAT

- - - - -

A MON MARI

A MES ENFANTS LUC ET BEATRICE

A MES PARENTS

A MES BEAUX-PARENTS

A MES FRERES

A TOUTE MA FAMILLE

A TOUS IES AMIS

A Monsieur le Professeur R O C H E

Professeur de Médecine Légale et
de Déontologie

Il nous a fait l'honneur d'accepter la Présidence de
notre jury de Thèse.

Qu'il trouve ici l'expression de notre
respectueuse gratitude.

AUX MEMBRES DE NOTRE JURY

Monsieur le Professeur G I R A R D

Professeur de Clinique neuro-psychiatrique et d'Hygiène Mentale

Nous le remercions de l'honneur qu'il nous a fait en acceptant d'être membre de notre jury. Nous tenons à lui en exprimer notre gratitude.

Monsieur le Professeur agrégé C O L I N

Il a inspiré le sujet de cette thèse dont il a attendu avec patience l'élaboration.

Il a souvent été pour nous à des moments difficiles de notre vie d'étudiant un soutien efficace autant que discret.

Qu'il trouve ici l'expression de notre vive et amicale reconnaissance.

Monsieur le Professeur agrégé G U Y O T A T

Qu'il soit ici remercié de la gentillesse de son accueil et de l'intérêt qu'il porte à notre travail.

- A Monsieur le Docteur B A L V E T
- A Monsieur le Docteur B E A U J A R D
- A Monsieur le Docteur B E C A C H E
- A Monsieur le Docteur B E A U P E R E

- A Monsieur et Madame G I B E L I N, éducateurs.

- A Madame B O I T A R D, secrétaire médicale,
pour sa précieuse collaboration.

I N T R O D U C T I O N

- - - - -

La démarche ségrégative d'exclusion au 17^e siècle a ouvert la voie à l'observation asilaire de la folie et à son étude "objective".

Réduite au silence derrière les murs de l'hôpital, il était possible de parler d'elle et de la décrire.

Edifié le mur qui définit le dehors et le dedans, il a fallu aménager l'intérieur comme l'extérieur, définir le déviant au "jardin des espèces", catégoriser l'établissement selon l'échelle de la déviation ; sortir de là, pour mettre ailleurs, l'inadapté social non taxé de folie. Par là-même affiner l'observation, regard sur la folie, qui conduit à la fois au rangement nosographique et à la spécificité des institutions. Défense de la Raison contre la déraison, l'ordre réduit le scandale et condamne encore la folie au silence, comme l'obsessionnel, finalement, ne parle plus.

Certes, plus tard, pour mieux écouter, il a fallu amender l'hôpital et rendre au malade sa voix, à l'intérieur. Mais toujours persiste l'opposition dialectique du dehors et du dedans que, par exemple, la sectorisation et les structures intermédiaires de post-cure tentent aujourd'hui de réduire, côté cour ou côté jardin ; mais on reste toujours dans l'enclos psychiatrique.

Une première expulsion a fait rentrer les fous ; une deuxième exclusion risque de les promener de lieux en lieux au son d'un "il n'est pas pour nous".

Le renfermement a permis l'étude de la folie. On peut penser, à présent, que les "portes" qui mènent du dedans au dehors, ou ailleurs, puissent être le lieu privilégié de notre réflexion.

L'enfance inadaptée n'échappe pas à ces tergiversations. L'enfant est, sans doute, plus "transportable" que l'adulte ; en tout cas il parle moins haut.

Les établissements divers laissent, entre eux, des blancs de silence : de maison en maison, de mesure de placement en mesure de placement, la parole se perd, d'un coup tarie, réapparue ailleurs vidée de sens, dans les compartiments de la Tour de Babel.

Le psychiatre n'a-t-il pas pour tâche de rétablir le fil du discours, entre les lignes, entre les portes, à l'endroit où le verbe s'enlise dans l'arrêt d'exclusion ?

Enfermer le fou c'est le mettre hors de soi-même. Retrouver le fil, c'est repenser notre rapport à la folie, en continuité avec notre propre histoire.

Il faut reprendre l'histoire depuis le début : celle du fou, celle de l'institution, la nôtre ; c'est la même.

Notre propos est de raconter l'histoire de J.J. C'est bien sûr, nous, qui la racontons à partir de documents écrits, de témoignages, voire de notre observation personnelle.

Enfant mal né, mais pourtant "expulsé" de nourrice en nourrice, adolescent rejeté d'un établissement à l'autre, il traverse un jour un foyer spécialisé dont nous sommes le psychiatre.

Il est un "border-line", mal situé dans la nosographie : le médecin est mal à l'aise devant lui.

Devons-nous le regarder se débattre, rendre-compte de son comportement, "prendre" son observation ? Pouvons-nous découvrir les rouages, démonter les mécanismes, dévoiler les motivations ? Est-il sensé de partager son malaise ou d'être son entourage ? En somme, se demander encore si l'on est mieux dehors ou dedans ?

Mais raconter l'histoire, la porter à l'extérieur, c'est un moyen d'en "sortir". Pour autant, l'histoire n'en est pas achevée...

Car, à l'institution revient la charge de ne pas exclure, c'est-à-dire de traiter. Pour cela, sans cesse, doit-elle abattre les cloisons, ouvrir les portes, permettre à la parole de circuler en creusant les murs du silence.

Elle détient le paradoxe de protéger en se gardant de forclure, de circonscrire sans exclure. Elle est oeuvre de Pénélope inlassablement construite, référence mouvante, où il faut encore démolir pour de nouvelles ouvertures.

ELEMENTS BIOGRAPHIQUES

- - - - -

L'histoire de J.J. est banale, elle ressemble à bien d'autres. C'est celle que l'on pourrait retrouver dans de multiples observations d'êtres parasociaux ou délinquants. C'est du moins ce qui apparaît dans l'austère description des seuls événements appréhendés de l'extérieur. Cependant, cette apparente banalité recèle bien des énigmes ; le personnage de la mère à la fois hideux et douloureux ; les multiples et déroutants aspects du père imaginé ; le trouble des amitiés contractées par l'adolescent.

Cela nous donne une fois de plus l'occasion de vérifier que les signes ou les comportements en psychopathologie sont d'une lassante uniformité. Ils représentent une sorte de voie finale commune, bien pauvre expression de drames inédits, d'images enchevêtrées, de motifs obscurs.

C'est, nous semble-t-il, l'intérêt d'une monographie de rappeler, loin du précieux apport des statistiques, que rien n'est simple dans la relation thérapeutique ou dans l'histoire d'un cas.

*

* *

Mais laissons à J.J. le soin de nous donner le premier aperçu de son enfance.

"La pension, toujours la pension, dès mon tout jeune âge ; je fus mis en nourrice, puis placé chez des gens, puis mis en pension ; toujours, alors que je l'aimais, de ma mère j'étais séparé".

C'est bien en effet une série de placements qui jalonnent toute sa première enfance. Sa naissance elle-même est un évènement honteux que sa mère dissimule ; elle accouche en secret le 1er janvier 1947 à la nourricerie du Vinatier. Elle ne garde pas son enfant avec elle, le plaçant en nourrice sans pourtant abandonner ses droits maternels ; elle regrettera plus tard cette faiblesse :

"J'aurais dû le mettre à l'Assistance..." confiera-t-elle à Mme A.

Mais si elle le garde, c'est qu'elle attend de lui quelque chose.

Il va ainsi de nourrice en nourrice :

- un mois chez l'une,
- six mois chez une autre,
- fait un séjour en pouponnière,
- un autre séjour dans une autre pouponnière.

Il est sans racine, sans attache, hormis sa mère qui de loin s'occupe de l'envoyer ici ou là, paie la pension.

De son enfance, il ne reste que peu de traces, pas d'anecdote ; une présence chaleureuse l'a-t-elle observé, a-t-elle

retenu ses mots d'enfant, ses premières appréhensions du monde ? Nous ne retrouvons qu'une seule description sommaire en provenance d'une pouponnière et qui nous apprend peu :

"C'est un beau bébé, son comportement est affectueux et un peu autoritaire".

Malgré tout nous pouvons supposer qu'il n'avait pas l'aspect d'indifférence profonde des carencés affectifs précoces. Il sait marcher à un an. Encore là un élément positif en faveur d'un développement normal. Mais nous ne savons rien d'autre.

*

* *

Il connaîtra plus tard une certaine stabilité en internat d'où il ne sera renvoyé qu'en 1960 alors qu'il a déjà 13 ans. Stabilité relative puisqu'il quitte l'internat à deux reprises pour :

- un séjour de quelques mois en montagne,
- un passage en maison d'enfants.

Il se fait remarquer pendant sa vie d'interne par ses difficultés de communication tant avec les garçons de son âge qui "ne l'aiment pas", qu'avec les adultes qui eux le jugent : "très renfermé, très orgueilleux". Quelques menus délits, vols, fugues, pendant cette période ne sont pas faits pour nous étonner.

Par contre, en 1954, une chute d'un premier étage éveille notre attention, d'autant qu'en 1957 son séjour à la maison d'enfants d'O. a dix ans est motivé par une tentative de suicide. Nous n'avons malheureusement pas de détails sur les motifs de cette tentative.

A partir de ce moment là, J.J. devient un "cas". Il est décrit, observé :

"Il couche encore avec son ours dans son lit, se mouille aux changements d'éducatrices. Il mange difficilement et avec lenteur".

Ce qui nous laisse soupçonner son intolérance aux modifications de son entourage.

Il est évalué, pesé, pourrait-on dire. On lui reconnaît :

"Un bon développement moteur ainsi que des dispositions intellectuelles. Mais il a un retard scolaire de deux ans".

Ce paradoxe est expliqué, on en cherche et on en trouve l'origine :

"L'attention spontanée est vite dispersée et troublée par des phénomènes d'anxiété, auxquels on attribue son instabilité".

On propose pour lui des solutions, on donne des conseils d'éducation qui nous paraissent à la fois justifiés, mais dérisoires aussi car ils ne tiennent aucun compte du contexte qui environne J.J. Ainsi le rapport d'observation se conclue :

"Dépression et anxiété chez un hyperémotif culpabilisé et troublé affectivement par un sentiment de frustration. Le pronostic serait assez favorable dans de bonnes conditions affectives. Cependant, le facteur dépression-anxiété n'est pas négligeable et il y a lieu de veiller à l'adaptation sociale".

C'est là nous semble-t-il vouloir ignorer le problème des relations mère-fils qui nous paraît posé, sans même en savoir plus long, par l'histoire des placements antérieurs.

On recommande aussi d'éviter toutes sanctions négatives et d'entreprendre une psychothérapie. Sans tenir compte là non plus de la quasi-impossibilité de réaliser ce projet en 1957 ; les psychothérapeutes étant alors en nombre beaucoup plus limité qu'actuellement. Cette évaluation reste donc gratuite puisqu'elle ne sera suivie d'aucune sanction positive.

*

* *

La psychothérapie n'est en fait entreprise que trois ans plus tard, en 1961, à la suite d'une expertise du professeur C., J.J. ayant fait l'objet d'une demande d'assistance éducative.

Il vit chez sa mère pour la première fois, et la rencontre entre elle et ce fils de 13 ans qu'elle rejette activement depuis sa naissance est la source de multiples conflits.

Un examen médico-psychologique est pratiqué. Il nous semble à sa lecture que les troubles du comportement de J.J. se sont notablement accentués. Nous ne pouvons mieux faire que de citer ici une partie de cette observation :

"... il s'agit d'une personnalité riche, bien douée, possédant une vive sensibilité, mais sérieusement bloquée. On relève de nombreux traits névrotiques de la série psychasthénique et phobique. Tous ceux-ci sont d'ailleurs soigneusement catalogués par la mère qui procède à un véritable épluchage de la personnalité de son fils dans le but louable, pense-t-elle, de faciliter la tâche du clinicien...

"Il s'agit d'un couple pathologique mère-fils, qui traverse actuellement une crise aiguë, avec paroxysmes comportementaux.

"Le mineur possède un niveau d'aptitudes assez remarquable,

mais il risque de présenter des troubles de la personnalité durables, et aucune aide n'est apportée. La crise juvénile contribue à réactiver toute une organisation complexe très ancienne à structure essentiellement oedipienne.

"L'absence de père et de tout substitut paternel, son ignorance et le désintérêt qu'il feint à l'égard de la filiation, son attachement possessif, exclusif à l'égard d'une mère qui est singulièrement rejetante malgré les apparences, ses goûts professionnels qui apparaissent déjà teintés d'homosexualité inconsciente, constituent des indices qui traduisent un malaise profond de la personnalité et imposent une intervention d'ordre psychothérapique..."

La psychothérapie débute en mars 1961 et se poursuivra jusqu'en juillet de la même année. C'est la première intervention thérapeutique qui lui soit appliquée. L'interférence incessante de la mère qui vient à titre personnel consulter la thérapeute, la violence des sentiments négatifs qu'elle exprime, font reculer la psychothérapeute, et au retour des vacances scolaires les séances ne sont pas reprises. Il nous semble que la psychothérapie a été réalisée dans des conditions particulièrement difficiles, voire acrobatiques ; une seule personne ayant en charge les deux protagonistes. Nous avons eu à notre disposition le compte-rendu de ces quelques séances. Nous pensons que le matériel le plus significatif est représenté par des dessins exécutés pendant le traitement et certains propos que nous citerons au fur-et-à-mesure.

C'est la mère qui paraît faire preuve au cours des entretiens de plus de violence et d'agressivité exprimés. Ce qui frappe par contre chez J.J. est la peur de la mère, et parfois quelques rêves idylliques où celle-ci a sa place.

A la rentrée scolaire, sa mère se sépare de lui à nouveau. Il est interne dans une école d'agriculture à C. Au cours de l'année qu'il y passe, il se lie d'amitié avec un jeune garçon, interne comme lui. Amitié particulière qui lui inspirera un roman dont nous citons quelques passages dans un des chapitres suivants de notre propos. Nous reviendrons avec plus de précisions sur la signification psychologique de cet attachement d'adolescent.

De toute façon, c'est à partir de la rupture avec son ami que les événements se précipitent, que des mesures d'urgence viennent à s'imposer, que les solutions proposées deviennent plus précaires.

- En septembre 1963, il signe un contrat d'apprentissage chez un bijoutier, contrat qu'il résilie en décembre de la même année, sans motif apparent.

- En octobre 1963, il lègue ses yeux à la banque des yeux.

- Peu après, il dépose une plainte contre sa mère pour tentative de meurtre à son endroit, qui selon lui remonterait à quelques années.

La situation se dramatise à tel point qu'un placement en foyer de semi-liberté est ordonné.

- Six mois après, il quitte ce foyer. Il a tenté de tuer l'éducateur spécialement chargé de lui. Ce grave incident le conduit au pavillon des mineurs de la Maison d'Arrêt.

- Libéré après trois mois de détention, il est à nouveau confié à un autre foyer de semi-liberté. Ce ne sera que pour trois mois car le 21/11/64, renouvelant l'acte de violence précédent, il

assaille sauvagement le directeur de ce foyer.

- C'est à nouveau la prison pour deux mois, puis l'engagement volontaire à partir duquel nous sommes contraints de clore son histoire, ayant perdu sa trace.

C'est évidemment cette période, pendant laquelle l'inadaptation sociale est la plus manifeste, l'intolérance de l'entourage la plus grande, les incidents plus nombreux et plus lourds de conséquences qui est aussi la plus riche en significations. Nous la présentons ici en raccourci afin de mettre en valeur la détérioration rapide et l'acheminement catastrophique.

*

* *

L E R O M A N

- - - - -

D'octobre 62 à décembre 63, J.J. écrit un roman intitulé "Mon Ami", sorte de journal intime où il décrit son amitié pour un camarade de pension G. Nous gardons de cette lecture une impression de "malaise", que nous essayerons d'élucider ultérieurement. Il nous semble que la lecture du roman au complet serait fastidieuse, mais que des citations épisodiques mettraient mal en évidence la complexité de ce "sentiment" qu'éprouve J.J. pour son ami G. Aussi nous sommes-nous résolus à transcrire au fil des pages les passages qui nous paraissent les plus caractéristiques.

*

* *

"En octobre 62 je me suis trouvé un ami..., il a son père, un grand frère, et deux grandes soeurs ; sa mère il ne l'a plus, elle est morte. Alors, je me suis attaché à lui ; je l'ai gâté et aimé comme s'il avait été mon frère, et dans ce petit livre je raconte toutes les petites histoires que nous avons eues ensemble.

"Contrairement à mes habitudes, j'étais devenu généreux ; et lui aussi était très généreux avec moi ; le matin au petit déjeuner, il me donnait de la confiture, et quand il n'en avait plus, c'est moi qui lui en donnais. Tout ce que l'un ne pouvait donner, l'autre le donnait.

"Je lui ai envoyé une lettre où je lui ai dit : "Mon cher G. Je te souhaite un bon Noël, ainsi qu'à ta famille. Comme tu le

vois, je t'envoie quelques gâteries qui, je l'espère, te feront plaisir ; tu es le meilleur ami que j'aie jamais eu, il est normal que je te gâte ; quand on a un bon ami comme toi, il faut bien penser à lui ; j'ai eu un autre ami que j'aimais bien,... par miracle j'en trouve un autre que j'aime encore davantage : c'est toi ; oui c'est vrai, il faut bien que je te le dise, je t'aime. Tu es gentil, tu es généreux, tu as l'esprit gai, tu parles beaucoup ; moi, vois-tu, j'ai mauvais caractère, je suis renfermé, je suis solitaire ; l'année passée j'étais surexcité, j'étais méchant, je tapais les copains pour un rien, j'avais le cafard... depuis ta présence j'ai changé ; je suis plus calme que les années précédentes,... je fais mon travail avec plaisir, je n'ai plus le cafard, enfin je suis heureux. La première fois que je t'ai vu, j'ai senti que j'aurais besoin de ta présence et de ton amitié... et même les années à venir j'aurai encore besoin de ta présence...

"Tiens-toi bien sage et travaille bien, tu me feras plaisir, c'est la seule chose que je te demande. Mon cher G., ce que je te dis là, ne le prends pas à la légère ; si tu m'écoutes, je suis sûr que tu ne seras jamais plus consigné ; et j'espère que le trimestre prochain tu auras une moyenne respectable...

"Tous les soirs je pensais à lui, et j'avais plusieurs idées dans la tête. La principale de ces idées était celle-ci ; je me disais : "Un jour, il faudra que je lui demande s'il veut être mon frère, et s'il me dit oui, je lui demanderais s'il veut que son père se marie avec ma mère"...

"Son absence avait créé un grand vide autour de moi. Le jour comme la nuit je pensais sans arrêt à lui, j'avais le cafard...

il m'arrivait de pleurer, et je n'avais plus envie de travailler, et aux récréations je ne m'amusais avec personne. Je ne promenaïs du côté de la piscine, j'étais redevenu tout-à-coup solitaire... J'avais beau essayer de ne pas penser à lui, je ne pouvais pas... et je pensais aussi : "Pourvu qu'il ne lui arrive rien pendant ces vacances, si jamais il lui arrivait quelque chose et qu'il meure, je ne sais pas ce que je deviendrais, je ne pourrais pas continuer à vivre sans lui, je ne peux pas vivre s'il meurt, alors je me tuerais".

"Parfois je me demandais pourquoi je l'aimais tant ; j'ai eu beau réfléchir, me creuser la tête, je ne suis jamais arrivé à savoir pourquoi je l'aimais tant...

"C'est vrai, quand je le quitte, je pleure comme si j'avais perdu quelqu'un de ma famille, et je me demandais souvent : "Je voudrais bien savoir si lui il m'aime autant que moi je l'aime". Mais c'est impossible de le savoir... Un jour il m'a dit : "Je t'aime bien parce que tu es juste"... et je me suis dit : "S'il m'aime seulement parce que je suis juste, alors, quand nous nous quitterons, il m'oubliera vite, car lui, j'en suis à peu près persuadé, ne m'aime pas du plein fond de son coeur, il m'aime simplement comme un bon copain, c'est tout, tandis que moi, non, ce n'est pas du tout ça, je l'aime du plein fond de mon coeur, comme si c'était par exemple mon fils, et quand je le quitterai je ne l'oublierai jamais, au contraire, je me tournerai de son côté, et j'essayerai de vivre dans la même ville que lui, je ferai tout ce que je pourrai pour vivre le plus près possible de lui"....

"Je pensais souvent : "Un jour il faudra que je demande à G. s'il veut se marier, et, s'il me dit non, je lui demanderai si,

quand nous serons grands, il veut que nous vivions ensemble dans la même maison."...

"Un ami me suffit, et en général, quand j'aime un ami, je le veux pour moi, rien que pour moi, et je crois que si un jour G. se mettait à aimer un autre garçon mieux que moi, je crois que ce garçon je lui foudrais une trempe, et je lui ferais comprendre qu'il aille chercher un autre ami, car, moi, si j'ai un ami, c'est pour la vie, ce n'est pas pour un court instant..."

"La première fois que je l'ai vu, il m'a comme hypnotisé ; il avait l'air si gentil. G. est revenu à l'école... Les jeux ont recommencé, nous nous sommes réamusés à touche-touche, et je m'amuse aussi à le soulever au-dessus de moi... Car perdre mon G. c'est comme si on m'enlevait ma mère. S'il part, qu'il attende au moins que je finisse mon année, car s'il part avant je ne pourrai rester à l'école sans lui, j'aurai trop le cafard, alors je ne tuerai. Alors je lui ai dit : "Il n'y a qu'une solution de pouvoir vivre ensemble, on demande à nos parents s'ils veulent se marier". Je lui ai demandé s'il était d'accord, et il m'a dit oui... J'ai fait une lettre pour son père où je lui demande s'il veut se marier avec ma mère, et j'ai fait un brouillon de lettre pour G. qui était destiné à ma mère... Le 3/2/63, je lui ai demandé s'il avait lu le brouillon de lettre que j'avais fait, il m'a dit oui, alors je lui ai demandé s'il était d'accord ; il m'a dit non ; alors là, je n'ai pu m'empêcher de pleurer ; je lui ai demandé trois fois s'il était d'accord, et la troisième fois, comme les précédentes, il m'a dit non ; j'étais bouleversé... puis je suis allé dans ma salle d'étude, et j'ai pleuré, mon amitié pour lui s'était rompue..."

"Je me suis disputé avec G., mais cette fois pour de bon ; je l'ai tapé et il a pleuré, et il m'a dit : "Je t'en veux à mort". Alors je lui ai dit : "Souviens-toi de ce que je vais te dire, souviens-toi-en bien : tu es la seule personne que j'aime au monde, après ma mère"... Ce même jour il me dit : "Je n'aime pas ceux qui fument ; - Je m'arrêterai de fumer si toi tu t'arrêtes de te faire punir ; - Je ne peux pas m'empêcher de faire l'imbécile et de me faire punir ; - Moi non plus, je ne peux pas m'empêcher de fumer". Puis nous avons été chacun de notre côté...

"Je lui ai donné quelques cadeaux, une boîte de pâtes de fruits, une médaille ; il était très content, alors il m'a donné un petit cran d'arrêt...

"Ayant trop le coeur serré de penser que je le quitterai à la fin de l'année scolaire, puisqu'il n'a pas voulu que l'on demande à nos parents qu'ils se marient, j'ai écrit une lettre à ma mère où je lui demande si elle veut se remarier, et je lui dis aussi que je ne pourrais jamais me séparer de G.,... puis j'ai attendu la réponse...

"La première fois que je l'ai vu il m'a plu. Je donnerais ma vie pour la sienne ; ce que je ne lui ai jamais dit, c'est que je l'aime autant que ma mère ; il y a plusieurs preuves qui prouvent que je l'aime : 1°) Je voudrais qu'il devienne mon frère.

2°) Je le défends.

3°) Je lui ai fait des exercices de grammaire, je lui ai copié des cours du directeur ; je lui ai proposé d'essayer de lui faire comprendre comment on fait une division...

Il m'a dit aussi qu'il aurait mieux valu ne pas se connaître, et que entre garçons, on est copains ; c'est une fille qu'on aime, pas un garçon...

"Maintenant je crois que tout est fini entre nous.

G. ne s'amuse plus avec moi, il ne me parle plus. Il a même dit à des élèves qu'il n'était plus copain avec moi... Me sentant trop seul et trop malheureux, je lui ai demandé s'il voulait me reparler ; il a été d'accord ; nous nous sommes réamusés à touche-touche comme quand nous étions amis, mais j'avais toujours l'intention de me tuer, j'avais fixé la date de ma mort pour le jeudi 21 février au soir. Le 21 février au soir j'ai donc avalé 20 pilules de Phénergan, puis j'ai passé la corde à mon cou, et j'ai attendu. J'ai attendu trois heures, de 10 heures à 1 heure du matin ; les pilules n'avaient pas fait effet ; j'ai donc enlevé la corde que j'avais autour du cou, puis suis allé me coucher. Le lendemain je ~~us~~ suis réveillé à 6 heures, comme d'habitude...

"J'écrivis un mot à G. car il n'arrêtait pas de me calomnier : "... Toi, tu ne devrais pas avoir d'amis, car tu es un imposteur ; tu m'as trompé... Si je te fous une trompe, je te jure que je ne te ménagerai pas... Je te réclame une seule chose, c'est les photos qu'on a faites à la piscine... car c'est avec regret que je vais te quitter"... "Ne me laisse pas tomber, je n'ai pas d'autres copains à L., je n'ai que toi pour me rendre heureux... Ne me quitte plus, jure-le-moi"...

"Le lundi soir 10 juin 1963, j'appris que G. ne voulait pas me causer. Après le souper, je le pris et lui dis : "Viens, on a un petit compte à régler". Je le pris par le col de chemise : "Pourquoi tu me causes plus ; - J'ai appris des choses sur toi ; - Quoi ? - Je ne te le dirai pas". Je lui fis taper la tête contre du bois... Avant de monter nous coucher G. me regardait et rigolait ; j'allais vers lui et : "Tu vas arrêter de te foutre de ma gueule". Je lui donnais deux gifles et lui dit : "Tu le regretteras, salope".

Puis nous nous couchâmes...

"... Je n'ai plus d'ami, mais ce qu'il me reste de cher, ce sont mes plantes, mes insectes, mes pierres. Je redeviens solitaire..."

"... Le 28 juin, nous eûmes le résultat de nos diplômes ; moi j'avais échoué et G. pleura, et ce jour-là fut le dernier jour à m'amuser avec lui. Dans l'après-midi, nous nous asseyâmes au bord de la piscine, et nous nous amusâmes à nous faire passer des pierres ; pour notre dernier jour, nous nous amusâmes vraiment bien ; il riait de bon coeur ; moi aussi. Et le jour de mon départ définitif arriva : ce fut le 29 juin 1963 ; le matin en me levant, je dis bonjour à G., ce fut mon dernier mot ; je ne pûs même pas lui dire au revoir. Dès que je fus arrivé à L. je lui fis une lettre : "Mon cher petit oiseau..."

"Deux semaines après, je n'ai toujours rien, alors j'écris une lettre à G... "Je commence à en avoir marre, ma mère m'emmerde tout le temps... Tu ne connais pas mon enfance, c'est à cause de cela que j'ai ce sale caractère..."

"... Comme je te l'ai déjà dit ci-dessus, je quitte ma maison pour aller vivre ailleurs, mais dans la nature, comme un sauvage. Sans toi il m'est impossible de vivre autour de plein de gens, que je n'aime pas... Tu me fuis, alors, puisqu'il en est ainsi, je me suis sauvé de chez moi, pour vivre seul dans la nature"... Je postais cette lettre le 21/7/63, jour de ma fuite ; et je me rendis près d'A... Je m'étais installé près d'un petit ruisseau et j'y restais deux jours entiers... Le soir, je regardais les lumières d'A., et je me disais : "Dire que G. est là, dire qu'il est si près

de moi ; que je ne peux pas aller le voir". Je repris la route de L., et arrivais chez moi au soir...

"... Je me suis attaché à toi, si je t'ai aimé, c'est pour une seule raison : je me suis attaché à toi à partir du jour où tu m'as dit que ta mère était morte ; oui, j'ai eu de la peine pour toi ; je ne suis dit : un gentil petit garçon comme lui, qui a connu sa mère et qui l'a perdue ; pauvre enfant ! Voilà pourquoi, à Noël et tout au cours de l'année, je t'ai offert des choses ; j'essayais de te rendre heureux et de te faire oublier cela...

"Mon cher petit G., je t'en supplie, réponds-moi, dis-moi quelque chose, n'importe quoi ; mais écris-moi, je ne te demande que ça..."

"Je n'avais toujours pas de ses nouvelles. Le 29 août 1963 :
"Cher G., Je vois que tu n'aimes pas beaucoup écrire ; c'est presque pour tout le monde pareil, écrire c'est une corvée, pas pour moi, car moi j'aime bien écrire ; par contre je ne parle pas beaucoup ; enfin, passons ; je vois que tu te fous complètement de ce que tu viens de lire. Est-ce que tu retournes à C. ? Si tu y retournes, j'espère que tu te feras beaucoup de copains, mais attention, je trouve que tu as les mains un peu trop crochues ; ce serait idiot de continuer, à les avoir comme ça, car tu te ferais détester de tes camarades, et tu aurais encore quelques petits ennuis, comme tu as eu l'année passée. Je trouve aussi que tu as tant soit peu l'esprit contradictoire : il faudra corriger cela. Il y a une chose aussi, qui est très désagréable, c'est que tu changes d'idées comme de chemise. A ton âge, tu devrais avoir honte ; quant à ton sens moral, n'en parlons pas ; tu n'as pas plus de sens moral qu'une citrouille, et puis aussi tu es trop attiré par l'argent ; tu ferais n'importe quoi pour en avoir ;

tu tromperais même quelqu'un qui t'aime, pour avoir de l'argent ; comme c'est vilain cet esprit, et puis pour rouler les copains, quelle habileté ! Quel joli petit maquignon tu fais ! Remarque, ce n'est pas un honneur d'être maquignon, au contraire. Avoue aussi que la franchise ne t'étouffe guère ; je dirais même pas du tout, et quelle hypocrisie, dans tout ton être ! Je ne serais jamais douté jusqu'à quel point pouvait aller l'hypocrisie ! Tu es vraiment champion, pour ça, mais ce n'est pas beau. Jusqu'à présent je n'ai vu en toi que des défauts ; tu n'as qu'une chose de bien : tu es intelligent ; c'est peu comme qualité. Mon cher petit, j'espère de tout coeur que tu changeras, car tu n'es pas enviable, je t'assure. Une chose surtout, à laquelle je tiens beaucoup : ne vole plus jamais, que ce soit à l'école ou ailleurs ; car si tu voles et qu'on le marque sur ton dossier, tu en baveras toute ta vie, crois-moi. Si tu te présentes chez un patron, et qu'il voit que tu as volé, il ne te voudra pas ; alors tu regretteras d'avoir volé. Au lieu de voler pour avoir de l'argent, eh bien, fais des économies. Quand tu as de l'argent, ne le dépense pas bêtement, comme tu as toujours fait à l'école ; tu as roulé quelques uns de tes camarades, mais tu t'es fait rouler, toi aussi. Tu vois que l'on trouve toujours plus malin que soi. Et puis, quand on veut rouler quelqu'un il ne faut pas agir sans réfléchir, comme tu le fais, penses-y, réfléchis toujours avant. Je suis sûr que tu n'écouteras, que tu ne voleras plus. Je ne voudrais pas que tu sois un voleur, il y en a déjà assez comme ça. Mon cher G., je termine ma lettre en te faisant une bise"...

"J'ai appris que G. se moquait de moi et ne m'aimait pas. Je garde tout-de-même un bon souvenir de lui et je l'aime encore.

"Je finis ce livre, le 14 décembre 1963".

LE ROMAN - COMMENTAIRE

- - - - -

À parcourir ce roman, nous éprouvons une impression de malaise. Ce malaise, dans la lecture, renvoie aux sentiments pénibles qu'ont éprouvés les différentes personnes qui ont eu à s'intéresser à ce garçon. Ces divers interlocuteurs montraient de l'embarras à définir leur gêne dans l'approche de J.J. Nous-mêmes, dès l'abord, sommes-nous surpris par le caractère informe de notre impression, à première lecture. Mais nous eûmes rapidement l'obscur sentiment qu'à surmonter ce malaise, nous trouverions une clé du personnage de J.J.

Ainsi avons-nous été frappés par l'aspect particulier des relations entre les deux amis. Une amitié passionnée est un fait de constatation banale à cet âge ; il nous semble pourtant qu'ici, elle obéisse à une sorte de loi du "tout ou rien" qui dicte à J.J. des sentiments excessifs et sans nuance. Ici les deux termes d'amitié et d'amour se confondent. Il nous vient alors à l'esprit que, si l'amitié est un sentiment que J.J. ne peut éprouver, c'est qu'elle nécessite à la fois la reconnaissance de l'objet et sa mise à distance. Elle est une demi-teinte de l'amour. Mais là, c'est de passion et corollairement d'indifférenciation de l'objet dont il s'agit.

On assiste à l'étalage des sentiments et sensations de J.J. C'est dire d'une part qu'il "colle" à ce qu'il exprime, englué dans une affectivité primitive, mais aussi que tout ce qui est vécu nous parvient, pourrait-on dire, par la même voie de la sensibilité, à l'image des perceptions globales et superposées du nourrisson ? De la même façon, les actes et les sensations se confondent ; l'action n'est jamais le résultat d'une réflexion, mais la conséquence immédiate et

brutale du sentiment éprouvé : ainsi la tentative de suicide au moment de la rupture avec G., ou encore la bagarre qui éclate entre eux quand G. se moque de lui.

Pour nous lecteurs, recevant en masse et comme "en pleine figure" tous ces sentiments primitifs, se produit un phénomène de résonnance au même niveau d'indifférenciation. Pourquoi cela ne viendrait-il pas réveiller en nous les reliquats archaïques de sensations refoulées ou plus ou moins élaborées ? Et cela, à l'origine de notre malaise, vient sans doute comme la pierre dans l'eau de l'étang, troubler en chacun les orbes rassurantes de l'homo-sapiens. Nos réactions alors mal contrôlées, ou mal assurées, quand elles sont nées, en écho à ces mouvements-sensations-perceptions confondues, seront celles qui tout au long de l'histoire de cet enfant, auront engendré les heurts, les conflits, les déchainements, ou simplement une obscure panique de son entourage.

Au long du récit, nous retrouverons cette expression simplificatrice et mutilante de toutes les dimensions, de toutes les valeurs, qu'il s'agisse des qualités de son partenaire, des échanges avec lui, des retrouvailles, des ruptures, des jeux. Cette simplification naïve et gênante à la fois, comme la peinture du douanier Rousseau, n'est qu'apparence. Le vert paradis se peuple de monstres cachés par la lumière trop vive. L'existence compacte se pressent derrière l'image d'Epinal. La violence nous sidère dans sa nudité trop simple. Elle vient aussi nous frapper en ce que, réduite à l'instant et à la pauvreté de l'acte, elle porte cependant en elle l'épaisseur tragique et folle et compliquée de l'être humain.

Mais revenons aux pages de cet essai qui tente une description de G. l'ami, et qui ne nous apprend pas grand'chose de lui. Au

début de l'intrigue, J.J. le trouve gai, gentil, généreux, se demande pourquoi tout le monde ne l'aime pas. Après leur rupture, il le dépeint comme versatile, menteur, voleur, hypocrite. Qualités et défauts varient au gré des courants passionnels qui les justifient et les créent. G. ne s'appartient plus, il est devenu la propriété de J.J. qui en pétrit une image avec sa propre chair. C'est un objet inanimé qui ne prend vie que grâce au souffle que lui insuffle son ami. J.J. du reste préfère lui écrire, mode de relation privilégié qui implique l'absence du partenaire. G. est un mirage, un reflet, le miroir aux alouettes où J.J. croit rencontrer l'autre et ne trouve que lui-même.

Les qualités qu'il lui attribue "gai, gentil, généreux", s'opposent à l'image qu'il a de lui-même quand il se considère comme "méchant, solitaire, renfermé". On peut faire entrer ce processus parmi ceux que Freud décrit ainsi :

"Dans certaines formes de choix amoureux, il est évident que l'objet sert à remplacer un idéal que le moi voudrait incarner dans sa propre personne, sans réussir à le réaliser. On aime l'objet pour les perfections qu'on souhaite à son propre moi et on cherche par ce détour à satisfaire son propre narcissisme. (P. 126. "ESSAIS DE PSYCHANALYSE")."

Nous pouvons souligner le caractère conventionnel des qualités qu'il attribue à G. sous la forme des couples trop simples d'opposition tels que "gentil-méchant, généreux-voleur" qui constituent comme une nosographie de l'amitié. Ce rangement catégoriel signe un des aspects particuliers de cette possession amoureuse. Cette remarque sur le contenu en appelle une autre sur la forme et le style. Le conformisme de l'écriture, manipulation mentale de mots usés, est parallèle à cette maléabilité de l'ami, copie conforme

de son auteur.

Cependant, hors de l'écriture, G. existe en chair et en os ; il est peut-être facilement suggestible, mais il se révolte de temps en temps contre l'emprise de son compagnon. Une fois il a répondu "non" et J.J. en est bouleversé : "Mon amitié pour lui s'est rompue". En particulier, G. porte un jugement moral sur leur intimité. Il dit : "Ce sont les filles que l'on aime, pas les garçons" Introduisant alors une différence dans l'image homologue du miroir, c'est comme s'il s'éloigne, c'est donc qu'il se moque de lui. Il a maintenant d'autres copains ; il ne répond plus à ses lettres, et J.J. qui n'a aimé en lui que sa propre image, se déchaîne. Il le bat, l'injurie, fait une tentative de suicide, ne travaille plus, redevient solitaire dans la nostalgie de ce qui était pour lui le Nirvana : s'aimer à l'aide d'un autre.

Au début de l'intrigue, quand tout allait bien, J.J. s'était étonné de sa métamorphose personnelle. Il disait : "J'ai changé, je suis plus calme, je suis heureux". L'objet d'amour ayant disparu, c'est lui-même qu'il ne peut plus aimer... ni les autres. "Sans toi il m'est impossible de vivre autour de plein de gens que je n'aime pas". Le miroir infidèle, le miroir brisé renvoie des reflets grinçants. Maintenant il ne peut que haïr et détruire, lui et les autres.

*

* *

Sa mère est un autre reflet ; elle participe aussi à son monde changeant. Il éprouve dans le même temps que pour G. des sentiments positifs pour elle et les confond avec béatitude dans le même

attachement : "Je t'aime comme ma mère, autant que ma mère", répète-t-il à plusieurs reprises. Par contre, au moment de leur rupture, il la rejette elle aussi : "Ma mère n'emmerde tout le temps... tu ne connais pas mon enfance".

Du reste, dans la réalité, ce n'est pas la mère rassurante à laquelle on confie son désarroi, sur l'affection de laquelle on peut compter, même si l'on décevait ses aspirations narcissiques à elle. Bien au contraire voilà qu'elle participe à l'instabilité, à l'hostilité ambiantes. Notre sujet explique lui-même la vulnérabilité du lien et la menace de rupture, quand il se réfère à son enfance inconnue.

Cette mère absente, parfois il la remplace : en effet, en parlant de G., nous n'avons jusqu'ici fait que décrire l'amour - on ne peut plus parler d'amitié - que lui voue J.J. Cet amour, outre son caractère narcissique et les jeux sexuels qui l'accompagnent, a d'autres résonnances que nous ne pouvons ignorer. Il est en effet curieux de noter quel ton emprunte J.J. pour s'adresser à son ami.

Il est la mère de G. C'est un sentiment qu'il éprouve profondément puisqu'il écrit : "Je t'aime comme mon fils". Il a pour son compagnon une sollicitude vraiment maternelle : il le protège, est attentif à son éducation, lui prodigue ses conseils.

Mais J.J., travesti en mère, ressemble étrangement à la sienne propre. On retrouve chez l'une comme chez l'autre les mêmes tics ; on achète l'amour par des cadeaux : sa mère lui achète une nobylette, un tourne-disque, qui devraient être garants de sa passivité. De son côté il offre à G. des friandises, des jouets, puis des objets plus personnels comme son herbier, ses dessins, quand

l'ami menace de s'éloigner. C'est bien pour obtenir de lui la même soumission.

Notons au passage que, dans une relation indifférenciée, symbiotique, en miroir (ou qui se cherche comme telle), l'échange des personnes paraît être à un niveau aussi primitif que l'échange des objets. J.J. se confond avec son objet d'amour, mais aussi avec sa mère.

Plus frappante encore est l'unisson de leur voix, quand la déception inévitable atteint, à des moments différents, la mère et le fils. Et la dernière lettre de J.J. à G. est la transcription de celles qu'il reçoit de sa mère.

Les objets, les personnes s'échangent, sont interchangeables. J.J. choisit son objet d'amour en raison d'une place vacante dans la famille de son ami : "Sa mère, il ne l'a plus, elle est morte. Alors je ne suis attaché à lui", et plus loin : "Je ne suis attaché à toi du jour où tu m'as dit que ta mère était morte".

Mais laissons Freud commenter et interpréter les motivations du choix amoureux, comme il le fait dans "Un souvenir d'enfant de Léonard de Vinci", qui, comme J.J., était un enfant naturel : "Le petit garçon refoule son amour pour sa mère, en se mettant lui-même à sa place, en s'identifiant à elle, et il prend alors sa propre ressemblance pour choisir ses nouveaux objets d'amour. Il est ainsi devenu homosexuel ; mieux, il est retourné à l'auto-érotisme. Les garçons, que le garçon grandissant aime désormais, ne sont que des personnes substituées et des éditions nouvelles de sa propre personne enfantine. Et il les aime de la façon dont sa mère l'aimait enfant... Par le refoulement même de son amour pour elle,

il conserve intact cet amour dans son inconscient et lui demeure dès lors fidèle".

Il serait bien satisfaisant pour nous, à la lecture de ce passage, d'y faire coïncider l'histoire de J.J., mais cela nous paraît impossible et nous essayerons de nous en expliquer. De ce qui précède, en effet, nous retirons que, pour cet adolescent, les échanges s'organisent dans une relation strictement duelle, et témoignent d'une maturation affective précaire.

On peut encore le vérifier en étudiant de près comment J.J. tente d'intégrer sa sexualité naissante. Ceci apparaît dans plusieurs ordres de comportement que nous examinerons successivement, et qui concernent :

- sa relation homosexuelle avec son ami, et avec sa mère ses querelles d'amoureux,

- enfin, cette élucubration étonnante qui constitue la toile de fond de son roman et rythme les fluctuations de son amitié, de vouloir unir en mariage sa propre mère et le père de son ami.

Il paraît ressortir de l'intrigue entre les deux amis qu'ils vivent à ce moment-là une relation homosexuelle. C'est ce qu'avait ressenti leur entourage : la mère de J.J. "l'insulte de tapette" ; le père de G. le prévient du caractère immoral de leur amitié, puisqu'à la rentrée des vacances de Pâques il dira à J.J. : "Ce sont les filles que l'on aime, pas les garçons". Le seul à rester aveugle est J.J. Il nie farouchement : "C'était une amitié raisonnable et sincère, c'était loin d'être une amitié malsaine, comme beaucoup l'ont prétendu".

Pour nous, si le caractère homosexuel de cette amitié ne fait pas de doute, (qu'il s'agisse d'une homosexualité effective ou non, là n'est pas la question), il nous reste à dire pourquoi nous avons "l'impression" que cette homosexualité risque bien de se fixer. "Impression", car il est bien difficile d'en faire une description clinique correspondant à des normes précises. Ce qui nous orienterait vers ce pronostic serait bien plutôt le vécu historique de J.J. qui correspond à ceux de nombre d'homosexuels adultes.

En particulier, le fait que quelques années auparavant (1961), J.J. paraît constituer avec sa mère un couple. Ainsi dans la première expertise du Professeur C. est décrite la jalousie de l'enfant pour sa mère : "Le mincur est fixé de façon possessive à sa mère, vis-à-vis de laquelle il adopte un comportement tyrannique et jaloux. Il est très exigeant, intolérant, et se comporte volontiers avec sa mère comme un amant onbrageux : il veut qu'elle vienne lui dire bonjour pendant l'heure de la récréation en classe, qu'elle soit exacte au moment de la sortie de l'école...".

Freud notait déjà en 1920 dans "Les trois essais sur la théorie de la sexualité" :
"Ceux qui plus tard seront des invertis passent, pendant les premières années de l'enfance, par une phase de courte durée où la pulsion sexuelle se fixe de façon intense sur la femme, la plupart du temps la mère, et, après avoir dépassé ce stade, ils s'identifient à la femme et deviennent leur propre objet sexuel, c'est-à-dire que, partant du narcissisme, ils recherchent des adolescents qui leur ressemblent et qu'ils veulent aimer comme leur mère les a aimés eux-mêmes. Ils ne font ainsi que répéter toute leur vie le mécanisme qui était à l'origine de leur inversion".

Mais il ne semble pas que pour J.J. cette fixation amoureuse à la mère réelle se soit faite dès la première enfance en fonction des placements nourriciers multiples, ni qu'elle se soit poursuivie avec une certaine continuité jusqu'à l'éclosion de la puberté. C'est ce qui fait de J.J. et sa mère des étrangers sans doute éperdus de se rechercher l'un l'autre, et qui explique chez la mère cette crainte de la sexualité de son fils. Lorsque J.J. à 13 ans vient habiter chez sa mère, il est en sorte "l'inconnu dans la maison" ; sans doute dans d'autres cas une relation pathologique mère-fils tissée depuis l'enfance ne suscite chez la mère aucune critique, aucune crainte concernant l'inceste. Par contre, cette mère craint une agression sexuelle de cet étranger quand elle confie à la psychothérapeute : "C'est un homme...", "Que se passerait-il s'il entrait dans ma chambre..." L'année suivante "elle l'insulte de tapette", refusant de reconnaître cette virilité qu'elle redoute.

Diatkine souligne encore l'aspect castrateur de la mère de l'homosexuel :

"Le comportement viril de la mère que l'on observe souvent à titre de facteur étiologique, aboutit à la valorisation de la féminité chez le garçon et constitue en quelque sorte une castration permanente ; d'où l'identification à l'agresseur qui n'est autre que la mère elle-même" (P. 71).

Ce qui nous gêne dans l'histoire de J.J. c'est que le vécu de la relation mère-fils paraît avoir été surtout fait d'apports négatifs.

Nous nous sommes servis, pour souligner le caractère particulier de l'homosexualité de J.J., d'un cas de Spincer rapporté dans l'article de Diatkine. Dans ce cas, dit l'auteur :

L'Homosexualité représente une gratification momentanée, qui fait partie d'une personnalité très marquée par la persistance extrême des attitudes infantiles. A cet égard, elle se sépare nettement des homosexualités intégrées dans une conduite bien adaptée".

Bien que nous ayons à notre disposition des éléments moins probants que le matériel recueilli par Spincer au cours d'une analyse, il nous paraît possible de noter en miroir plusieurs traits de comportement des deux cas :

- le malade de Spincer est en conflit ouvert avec sa famille, en particulier sa mère, a des exigences tyranniques, passe aux voies de fait. Ce qui nous rappelle la haine de J.J. pour sa mère, ses menaces qui restent surtout verbales d'ailleurs, la crainte que celle-ci manifeste à son égard. Enfin les bagarres avec les éducateurs qui le conduisent en prison.

- J.J. prend avec G. une attitude maternelle. Dans le cas exposé par Spincer le garçon désirait vivement "des garçons plus jeunes que lui, que dans sa pensée il caressait, aimait et protégeait".

- La mère du malade de Spincer était "une femme très autoritaire, captative, ayant toujours tenu son fils dans un état de dépendance complet".

- Chaque séance d'analyse devait débiter par l'offre d'une tasse de thé tant l'oralité avait une place prévalente dans les rapports interhumains. A son passage au foyer d'O., les éducateurs notaient à propos de J.J. : "Dès que son humeur est perturbée il réclame des compensations orales..."

Nous pouvons retenir aussi le caractère alimentaire des échanges entre les deux amis.

- De J.J. nous savons aussi qu'il est renfermé, solitaire.

- Qu'il existe toujours chez lui une note persécutrice : les Français, sa mère, le monde entier.

- Que son amour de la nature est pour lui un refuge quand l'humain s'éloigne. La minéralisation de ses choix objectaux se produit alors : "Je n'ai plus d'ami, mais ce qui me reste de cher ce sont mes plantes, mes insectes, mes pierres".

- Qu'il est un adepte du culturisme, qu'il affiche ses photos dans sa chambre, se regarde dans la glace.

Tout cet ensemble évoque le "borderline", d'autant que nous avons noté l'impossibilité pour J.J. de vivre une relation à trois. On pourrait aussi penser que le projet de mariage entre sa mère et le père de G. est une tentative de vivre cette relation à trois, de se reconstituer une famille normale. Mais nous sommes vite déçus car il ajoute : "... après je t'aurais dénoncée à la police et ainsi j'aurais été débarrassé de toi...". Il ne s'agit plus que d'échanger cette mère réelle contre ce père imaginaire et de reconstituer avec lui une relation duelle, comme si l'imaginaire était pour lui la bouée de sauvetage dans la réalité redoutable.

Enfin, notre "impression" quant à la possibilité d'une fixation de l'homosexualité chez J.J. se trouve confirmée par la conclusion de Spincer : elle pense en effet "que la profondeur et l'étendue des dégâts du moi par sa fixation à ses origines les plus archaïques, rendent compte du caractère définitif des tendances homosexuelles", rappelant différentes conceptions, en particulier celle de Freud, d'un morcellement du moi dont une partie immature reste imprégnée des éléments prégénitaux.

Il nous semble qu'en dehors du problème de l'homosexualité qui n'est qu'un épiphénomène, c'est surtout l'aspect d'indifférenciation avec l'autre qui se révèle à travers le roman que J.J. a écrit.

*

*

*

L A M E R E

- - - - -

Elle est décrite au cours de la première expertise de son fils en 1961 faite par le Professeur C.

"La mère a connu plusieurs unions successives dont une seule légale dissociée par le divorce au bout de quelques mois, et par la suite diverses unions naturelles. L'enfant serait issu de l'une d'elles, au cours de l'occupation en Allemagne sans que le père naturel du mineur puisse en aucune façon être identifié".

Du reste, elle cache soigneusement la naissance de son fils et accouche en secret à la nourricerie du Vinatier. Elle gardera toujours ce souci de respectabilité, ne s'occupe pas directement de J.J. mais le place en nourrice, puis en pension ; elle a le sentiment d'accomplir son devoir envers ce fils qu'elle rejette et dont l'existence lui est intolérable.

Elle est secrétaire de direction et l'assistante sociale de la maison où elle travaille la décrit ainsi :

"Mme L. de bonne conduite et sérieuse dans son travail est très difficile à vivre, et ses rapports avec les autres pas toujours harmonieux. Elle veut tout commander, ramener à elle, fait des notes écrites pour un oui et pour un non. Aimerais régenter un peu tout le monde et s'introduire dans ce qui ne la concerne pas. La direction qui l'apprécie au plus haut point doit cependant lui conseiller de faire moins de zèle".

Sa propre mère en fait ce portrait :

"Ma fille n'est pas une névrosée, sa tête est solide, elle sait assumer ses responsabilités. Elle est capable de prendre ses décisions avec une lucidité digne d'éloges".

Avec ou sans restrictions, tous s'accordent à voir en Mme L. une femme forte, autoritaire, qui ne peut supporter la contradiction. Or ce fils est une contradiction perpétuelle à la vie de respectabilité, de travail qu'elle s'est faite. Il la gêne, ne lui laisse pas un instant de répit. Il est pour elle une blessure narcissique perpétuelle.

Il est vrai que depuis l'enfance il a un tempérament nerveux ; et sa mère l'observe comme un poisson dans un aquarium, rédigeant des observations, notant son comportement, le mettant en fiches.

Mlle C. dans la conclusion de son rapport social s'en offusque à juste titre :

"De longues études psychologiques, tapées à la machine, toutes justifiées qu'elles soient, J.J. lui ayant donné de sérieuses inquiétudes et manifestant des troubles psychiques graves, n'en sont pas moins un peu excessives et restent théoriques puisque le climat familial qui aurait été nécessaire à cet enfant pour le développement d'une affectivité normale lui a été refusé. Elle est par contre elle-même très fermée sur son passé dont elle ne veut pas parler".

Au cours de la psychothérapie de J.J. elle interfère

sans cesse, et une série d'entretiens avec Mme L. permet de mettre à jour les sentiments ambigus qu'elle éprouve pour son fils : "Il faut bien que je joue mon rôle", dit-elle. C'est curieux comme elle a besoin ici de parler d'un jeu de rôle. Personnage maternel "emprunté", comme si elle ne pouvait être mère par la nature, endossant par obligation étriquée un comportement "contre-nature".

De la même façon, que son fils grandisse, qu'il devienne un homme, cela ne va pas de soi, c'est presque déjà une erreur de la nature, quelque chose d'insolite qui la déconcerte et l'effraye : "Ça me fait peur ce qu'a dit M. C., c'est pas un petit garçon s'il entre dans ma chambre".

Il semble aussi que ce qu'elle supporte le moins de la part de son fils soit la révolte, qu'il cesse d'être pour elle un objet. "Ça me fiche des complexes que mon fils ne m'obéisse pas. Je n'ai plus confiance en moi. J'aurais mieux fait de le mettre à l'assistance".

Lui déniait une existence singularisée dans son sexe ou dans son refus, sa présence étrange remet en question pour elle-même son propre statut féminin, ne pouvant se déterminer en face de lui : "Je voudrais être un homme et pouvoir lui flanquer des réclées". Ce serait encore un rôle "d'emprunt". Elle préfère faire appel à son voisin. J.J. est en cours de psychothérapie ; elle écrit au Professeur C. : "L'enfant proférant des menaces de me tuer, M. D. lui a administré une solide correction suivie d'une douche, pendant que la police était alertée".

Comme si le bruit des querelles servait à réveiller, à ranimer, les personnages incertains en quête d'un rôle.

Elle souhaite sa mort, mais anéantit du même coup, la mère vivante et chaude. "S'il pouvait passer sous une voiture, je ne le pleurerais pas", confie-t-elle à Mme A. Pétrification d'elle-même qu'entraîne son désir de meurtre. Les comportements sado-masochistes constituent pour tous deux l'essentiel de leurs relations, déterminés qu'ils sont l'un par l'autre. L'existence de l'un met réciproquement en question celle de l'autre.

Perpétuellement menacée de métamorphose ou d'anéantissement, au dehors, elle répand ses cris, bruyante apparence d'exister ; redoutable et inquiétante de fragilité. Les éducateurs autour de J.J. la ressentent de cette manière : elle les prend à parti, les agresse sans cesse, les englobant dans une pensée syncrétique de persécution. D'ailleurs tout le système d'assistance éducative auquel elle s'adresse subit la même imprécation. Le juge, les médecins, sont alternativement rendus responsables de la situation. A elle substitués, ils participent de son impuissance.

Au cours du séjour de J.J. au foyer de semi-liberté, nous avons demandé à sa mère de nous rencontrer. Quelques jours avant son départ définitif pour le Pérou, elle vint sur un "pied de guerre" et tout dialogue fut impossible. Elle apportait un dossier qui contenait le double de toutes les lettres d'injures que son fils lui avait adressées. Elle semblait croire vraiment à la possibilité d'un danger vital pour elle, et préférerait partir.

* *

* *

Qu'est cette mère ?

Elle rêve d'une possession totale de l'enfant mort, immobile, qui plie, qu'on puisse mettre à sa place, bien rangé. C'est là sans doute le sens de ces placements successifs, avec le sentiment d'un certain devoir à accomplir.

Sans doute dès la conception "le polichinelle dans le tiroir", cet objet d'épouvante et qui bouge ne cesse de l'inquiéter et de la poursuivre. Elle-même, d'une certaine façon, le poursuivra. de l'abandon qu'elle renouvelle, alors qu'il aurait été possible de l'ignorer totalement et de le confier définitivement. En cela, elle-même persécutée par ce lancinant remords toujours en mouvement, ne cesse de le persécuter, en étant pour lui celle qui n'est pas là. On imagine de loin en loin ses visites aux nourrices ou ses interventions pour les placements successifs, pour mettre de l'ordre dans la maison vide.

Trop grande proximité en elle-même de cet enfant toujours à expulser, ou toujours qu'on fuit, ou toujours qu'on rêve de posséder inerte. En tout cas, de façon imaginaire, toujours "collé" à elle et elle dit : "Çà me fiche des complexes que mon fils ne m'obéisse pas. Je n'ai plus confiance en moi, j'aurais mieux fait de le mettre à l'assistance".

Donc, elle aussi, totalement dépendante de lui. Profondément atteinte dans sa chair, aliénée, lorsque la machine vivante à côté d'elle, faisant partie d'elle, se met à exister en dehors d'elle ou se met en panne. Ces deux derniers termes sont proches parents. Son existence la détraque, comme une ectopie. C'est quelque chose qui a poussé en elle, à la fois partie d'elle-même

et "étranger dans la maison", qu'elle ne peut nommer parce qu'elle en refuse le géniteur et qui deviendra objet intime et persécutoire à la fois. Elle a refusé de l'autre le don de l'enfant. Elle porte la seule responsabilité parthénogénétique de ce cancer menaçant parce que sans origine. Sans nom, caché, à cacher, inavouable, usurpé. Blessure, plaie vivante, obscène, douloureuse, inommable. La séparation alors est tentative de guérison et mutilation à la fois, cicatrice sans cesse rouverte. Il n'y a pas de position moyenne "d'accomodation" possible dans la relation de ces deux êtres. C'est une trop grande proximité symbiotique et persécutoire ou une fuite éperdue encore peuplée par le remords. On fuit l'enfant né, étrangère et inquiétante existence à côté de soi, pour, en soi-même, dans sa fuite le transporter encore à naître. Tenter alors de refaire l'histoire, de changer de nourrice ou de le prendre chez soi. Seul objet de sa propre satisfaction ou de son drame solitaires, elle ne peut que l'enfanter comme elle le craint. Il sera tel, comme dans son rêve, elle l'aura craint et désiré.

*

* *

Mais comment l'enfant répond-il à sa mère ?
Peut-être dans ce poème daté de janvier 1964 qui a pour titre
"Ma Mère, cette charogne" où il raconte son amour déçu, sa crainte,
sa haine, son désir de vengeance.

"Il faudrait que je l'aime,
Et ne me fait que de peine,
Elle m'a toujours fait peur,
Cette femme : un malheur.
Quand j'étais tout petit,

Je n'étais guère chéri,
Et rien qu'à la vue
De son regard, j'étais perdu.
Comme j'en avais peur,
De cette femme sans cocur,
Il faudrait que je l'aime
Que contre elle, je n'aie point de haine
Mais que veut-elle
Et qu'espère-t-elle ?
Cette vieille cinglée
Qui voulut me tuer
Maintenant elle le nie
Elle a toujours menti
Elle ne veut plus de moi
Car elle a peur parfois
Un jour tu l'avoueras, espèce de scélérat".

Tout commentaire paraît superflu devant cette nudité tragique du poème. Chaque mot résonne profondément et lui donne sa qualité, comme écrit avec son sang. Cette simplicité risque d'égarer, d'effrayer, et de nous empêcher de nous arrêter pour voir.

Dans les trois premiers vers se fait jour une sorte de tristesse mêlée de regret et en même temps dans l'expression "cette femme : un malheur", il nous semble que J.J. ressent l'inoxorable, percevant peut-être son drame à elle.

L'enfant "perdu par le regard" de sa mère est sidéré dans son attente, rêvant de se perdre en elle, arrêté dans son élan vers elle ; mourtri par sa présence ; percé par son regard. On se cherche des yeux, on ne se reconnaît pas. Le regard se vide d'effroi,

d'épouvante. Sa présence est une absence, un vide devant soi, un gouffre ouvert sous les pieds. Son absence permet sa présence en rêve.

Mieux vaudrait que la mère en rêve n'existât point, que le mirage qui rend fou ne le fascinât point. Or les relents du rêve rendent plus intolérable encore la mère vivante.

Elle réclame la gratitude, "cette femme sans coeur", elle le retient pour combler son vide, cette mutilée de l'amour, sans bras ni coeur. Elle le fascine, l'appelle et disparaît ; comme le roi des Aulnes, l'enfant fiévreux.

"Mais que veut-elle,

Et qu'espère-t-elle"

du fond de son abîme, de sa voix folle, "cette vieille cinglée", si frustrée qu'elle effraye et devient persécution, sirène au fond de l'eau, elle l'aspire pour l'étouffer.

Son cri sonne faux, "elle ment" dit-il, ce n'est pas nommément lui qu'elle appelle puisque avant de le reconnaître il lui faut combler la béance de son angoisse. Elle l'attire dans le néant par son mal d'aimer.

Surprenant alors nous paraît pour l'un comme pour l'autre cette frénésie de vivre qui sans doute s'alimente du mal qu'ils se font.

*

* *

Nous retrouvons ailleurs dans un testament non daté mais que par recoupements l'on peut faire remonter à juin 1964, l'expression de sentiments semblables :

"La pension, toujours la pension, dès mon tout jeune âge ; je fus mis en nourrice, puis placé chez des gens, puis mis en pension ; toujours, alors que je l'aimais, de ma mère je fus séparé. Peut-être par la suite aurais-je été heureux ; mais pourquoi, alors que j'eus treize ans, voulut-elle me supprimer ?... Combien de fois j'eus envie de la tuer cette mère qui m'a détruit à tout point de vue".

Qui, dans ce vertige, restera debout ? Elle ou lui, combat au bord du gouffre où il faut survivre. C'est la loi du Talion. Tu me fais ceci, je te fais cela. Tu veux me tuer, je te tuerai. C'est la jungle où la violence est une nécessité de survie. Exister, c'est "tuer" l'autre, détruire ce parasite qui s'acharne.

Mais lui se demande "Pourquoi voulut-elle me supprimer" ? C'est en s'interrogeant, cette fois, qu'il l'accuse de tentative d'infanticide, accusation que l'on retrouve dans de nombreux écrits. Si ferme est sa conviction qu'il ira jusqu'à déposer plainte contre sa mère pour tentative de meurtre. Il décrit la scène en la faisant remonter à sa treizième année, période où ils cohabitaient. Il raconte avoir été réveillé par les manoeuvres de sa mère qui tentait de l'étouffer avec un édredon. Il y eut une enquête au cours de laquelle Mme L., excédée, aurait fini par dire au juge : "Bien sûr que j'ai eu envie de le tuer". J.J. retira finalement sa plainte, l'affaire fut classée. Mais il semble qu'à partir de ce moment, cette mère est prise de panique. Elle se cache chez une amie, ne veut plus regagner son appartement et décide de partir. Elle aban-

donne son emploi, sa mère, et va rejoindre un frère au Pérou ; avant son départ, elle demandera instamment à ce que son fils ne sache rien et ignore jusqu'au lieu de sa retraite.

Il faut dire que depuis quelque temps elle recevait de lui des lettres écrites sur ce ton :

"... tu as essayé de me tuer ; tu n'as pas réussi, alors tu me fais chier ; continue va ; ça ne te portera pas bonheur. Tu as fait une bien grosse connerie en me chassant ; tu crois que mes sentiments vont changer ; eh bien tu te fous le doigt dans l'oeil ; chaque jour je te hais davantage, et lui chaque jour j'y pense constamment ; dans mon coeur, il a pris ta place ; et je te redis **je** n'ai pas honte à l'avouer. Un jour tu m'as dit que dans la famille nous étions francs, et bien fais-en donc preuve de ta franchise, et avoue à C. que tu as voulu me tuer ; mais non tu ne l'avoueras pas car la franchise ne t'étouffe guère ; et la justice te fait peur ; tu aimerais mieux que je crève plutôt que d'avouer ; garce, tu m'as toujours détesté, avoue-le..."

De telles lettres d'injures étaient monnaie courante entre eux. Mais cette fois Mme L. prend peur. A-t-elle peur d'elle-même ? En tout cas l'idée de meurtre circule entre eux. A-t-elle peur de lui ? Il y a presque confusion de la victime ou de l'agresseur possibles, dans ce corps à corps verbal, dans cette proximité retrouvée par l'échange des coups. La tension est trop grande. Elle va rejoindre son frère. J.J, donne son coeur à son ami : "Il a pris ta place"... Je n'ai plus besoin de toi, c'est de lui dont je vais pouvoir rêver maintenant, absent lui aussi. Ce paroxysme final a clôt en dehors de nous leur histoire commune, conclusion fulgurante de leur fuite lancinante, de leur lancinante meurtrissure. Mais

c'est sans doute une histoire commencée avant lui, avant elle peut-être...

Tous les jours ils se haïssent l'un l'autre et les menus faits quotidiens les usent comme un ressac bien vite déchaîné en tempête : elle ne veut pas lui acheter une chemise blanche, elle ne lui a pas souhaité sa fête. C'est enfantin, anodin, c'est aussi la catastrophe parce qu'elle omet de l'habiller, parce qu'elle oublie son nom. Il ne l'oublie pas et il écrit encore : "Je ne pourrais m'abstenir de penser à elle, de penser à tout ce qu'elle me fit, à toutes ses insultes, à son comportement envers moi, à ses méchancetés, à son hypocrisie ; ma haine contre elle augmentait de jour en jour ; plus je la haïssais, plus je m'énervais".

Cette haine bat dans sa tête, lancinante et pulse sourdement en un rythme qui s'accélère, obsédant. C'est l'autre face de ce que nous avions décrit : au même rythme sa mère le poursuit de son abandon et de son remords. L'idée fixe prévalente s'amplifie, se simplifie. Entre eux l'acuité dialectique se condense dans l'échange simple des coups : ou toi ou moi, garder ou expulser, étouffer ou détruire, avouer ou taire. La manipulation d'objets parvient à son comble dans la violence... on se jette soi-même à la figure de l'autre, et même l'idée de haine a pétrifié l'autre, l'a déjà détruit, réduit à la pierre qu'on se jette, à la cible fictive.

Ainsi les imprécations s'aiguisent :

"Qu'est-ce que tu attends pour me l'envoyer ce récépissé ; si tu attends le dégel, je te ferais remarquer qu'il est déjà passé. J'attends mon paquet depuis déjà trois jours ; alors tu

ferais bien de te bouger un peu, car si je vais le chercher, tu vas m'entendre. Bien sûr, tout cela, c'est pour me faire attendre, m'emmerder ; tu m'emmerdes, tu m'emmerderas donc jusqu'à la fin de tes jours... Quant à la mobylette, ce n'est pas à M. A. à la choisir, c'est à moi ; si jamais c'est un vélo-solex ou une soloperie dans ce genre-là que tu m'achètes, je te la rends en pièces détachées. Tu as voulu me tuer, tu m'emmerdes, et bien moi aussi je t'emmerderai jusqu'au bout".

Mais au paroxysme de la persécution qu'il inflige, il est tel que sa mère le veut, persécuté : au cours de la psychothérapie, il la dessinera affublée d'un bec d'oiseau de proie. Il imaginera une bagarre entre cette femme-oiseau et trois bonhommes, en commentant : "Elle est forte, avec son bec elle va lui crever les yeux pendant que les autres l'occupent"... Dans le même temps la mère racontera à la thérapeute ce rêve de domination qu'elle vient de faire : "Je rêve à des animaux, des chiens, hostiles, la gueule ouverte... Il faut que le chien s'arrête ! Je le regarde... et le chien s'arrête. Le chien s'aplatit à mes pieds... Si ça pouvait être comme ça dans la vie".

Dans le rêve maternel, J.J. n'est plus seulement poursuivi par l'oiseau de proie. Le même regard qui "perd" l'enfant devient l'arme de la mère.

A parler du regard on évoque l'image picturale d'une "Maternité" où l'enfant-nourrisson, parasite appendu à la mère, boit maintenant son regard comme deux phares allumés dans sa nuit, regardé-regardant.

Combien d'espoirs ou d'amertumes permis devant ce
tableau ambigu où le repas devient dévoration, le refuge un
abîme, le regard la flèche ou la cible.

*

* *

JE NE SAIS PAS

Est-il né dans les cieux
Cet être si affreux ?
A-t-il un jour vécu
Ce bizarre inconnu ?
Ses yeux sont électriques
Rouges comme un aspic.
Est-il hypnotiseur ?
Ou signe de malheur ?
Non il est justicier,
Sans pardon ni pitié.
Ses yeux de rouge sont teintés,
Et leur force à l'aimant n'a d'égal ;
Il va, de ses yeux, le bandit attirer,
Et le blesser, le tuer d'une façon intégrale.

3 octobre 1964.

L E P E R E
- - - - -

J.J. est né de père inconnu ; et pourtant, dans son vécu fantasmatique le père a une bien grande place.

Pour des raisons de convenances personnelles, sa mère lui a raconté qu'il s'agissait d'un officier allemand tué par les Français pendant la guerre de 39/40. Et si grand est son désir de donner forme à cet être immatériel qu'il ne se rend pas compte que la date de sa naissance (1947) rend bien improbable l'affirmation maternelle. C'est en 1964 seulement, pendant son premier séjour en prison, qu'il en prend conscience.

"Je n'avais pas remarqué que mon âge ne correspondait pas avec les dates de la guerre ; j'en conclus que ma mère m'a menti ; je regrette de n'avoir pas un instant réfléchi à ces dates ; sans cela, je ne serais sans doute pas ici."

Comme si les voies de faits sur la personne d'éducateurs qui ont entraîné par deux fois son incarcération trouvaient leur origine dans cette croyance du meurtre de son père par "les Français", terme qui, n'étant pas restrictif, peut vouloir dire tous les Français ou n'importe quel Français. C'est ainsi qu'il l'a vécu comme en témoigne un poème du 3 juin 1964 :

"Pendant l'occupation,
Quand un Allemand fut de faction,
Et qu'un ~~pau~~ pailleux français
L'attrapait, le tuait,
Une punition était alors infligée,

Ils prenaient dix pouilleux, les tuaient sans pitié.
Par les Français mon père fut descendu,
Mais quand j'en tuerai un, je ne m'arrêterai plus,
J'en tuerai des centaines,
Avec comme excuse, la vengeance, la haine,
Je voudrais bouffer votre coeur,
Et, dans un caniveau, le dégueuler sans peur,
Pour que dessus, les chiens lèvent la patte,
Comme ils feraient sur un tas de vieilles pâtes,
Et vous arracher la peau,
Comme l'on fait aux bestiaux,
Et les veines en tirer,
Pour ma haine épancher,
Et pour vous pendre avec,
Comme au bout d'un fil on accroche un astec."

Tous les hommes, le monde entier en l'occurrence, sont coupables de la disparition, - de la non-existence - de son père. Il échaffaude des projets de vengeance.

"Ma mère m'a dit que mon père avait été tué par les Français quand il sortait de prison, j'y ai cru, et j'ai songé à une vengeance".

Son malaise interne se transforme en une persécution venant de l'extérieur, des autres. Persécution qui justifie, rend acceptable, canalise cette agressivité qui est en lui et a besoin d'un objet pour pouvoir s'exprimer.

Mais cette image du père n'est-elle pas justement le produit même des fantasmes maternels ? Il est bien probable qu'elle

ait raconté à son fils l'histoire romancée de sa naissance. Elle a donc, elle-même, annulé sa gêne de l'absence du père. Pour ce faire, elle fonde sa disparition sur une persécution externe : "tué par les Français" dit-elle. Mais ce n'est qu'au prix de la négation de l'enfant en tant que tel, nié comme être humain, puisqu'à l'inquiétude existentielle de ses origines on répond par un conte. Et J.J. non seulement croit au conte, mais pour se préserver lui aussi adoptera le même procédé de projection persécutrice de l'angoisse.

On peut aussi se demander si cette vengeance qu'il brandit comme un flambeau n'a pas pour seul rôle de donner issue à ses tendances destructrices, les rendre moins nocives. Quand son agressivité s'extériorise, elle cesse d'être autodestructrice, il entre dans une phase dynamique, il se défend. N'est-il pas plus rassurant, plus confortable, de s'attribuer un rôle, une mission de destruction, que de se détruire soi-même ? D'ailleurs, chez J.J., les deux mécanismes alternent.

De toute façon, la violence n'est-elle pas toujours une démarche suicidaire qui rompt les liens fragilement tissés par l'abandonné ? Ou qui encore le conduit au tombeau de l'incarcération.

Dans le même sens, on relève ainsi dans son histoire :

- une chute d'un premier étage pendant son séjour en pension à St EX. en 1954.
- une tentative de suicide en 1957 qui motive un séjour à la maison des enfants d'Oullins.
- des échecs répétés : il est intéressant de mettre sur

le même plan cette diathèse traumatophile et ses échecs tant sur le plan scolaire que professionnel.

En effet, au cours de sa scolarité il passera son Certificat d'Etudes Primaires mais, malgré un quotient intellectuel à 112 et des intérêts intellectuels réels : dessin, musique, lecture surtout (il lit Kafka, Baudelaire, Sartre, Freud, pendant son séjour en prison), il refuse toute sanction positive de son travail comme s'il lui était interdit de réussir. La courbe de ses résultats scolaires au cours de l'année 1962 en est un exemple ; il est alors élève à l'école de C. :

Premier trimestre : il est considéré comme un bon élève ; "très bon trimestre", notent ses professeurs.

Deuxième trimestre : "net fléchissement".

Troisième trimestre : "a volontairement préparé son échec".

Il exprime lui-même dans son testament, mieux que ne le ferait un commentaire, le vécu phénoménologique de sa non-réussite scolaire :

"Ma deuxième année scolaire primaire que je passais à L. ne fut pas des plus brillantes, ce qui tout-de-même ne m'empêcha pas d'avoir mon C.E.P. Le premier trimestre de cette année, que je passais dans un bon classement, fut totalement différent des deux autres, qui furent lamentables. J'étais instable dans le travail ; pendant un certain temps, j'avais envie de travailler, puis je laissais tout, pensant à tout autre chose qu'à mon travail. Il en a

fut de même pour les deux années qui suivirent, même manège, le premier trimestre, je travaille bien, je fais ce que je peux, puis, je prends la descente, une descente abrupte, je la descends, je ne peux plus m'arrêter, j'essaie pourtant ; mais impossible, c'est fini, et c'est tout en bas de la descente que je finirais chaque année".

On peut remarquer que, s'il a intellectuellement la possibilité de réussir, il s'achemine chaque année vers un échec qui lui apparaît comme une sorte de fatalité. Pour nous, la fatalité se réfère au destin et à la causalité historique et donc pourquoi pas à l'hérédité. L'hérédité de J.J. est-elle de n'avoir pas de père ?

- Au cours de ses essais de mise au travail il abandonne vite un apprentissage chez un horloger, rompant son contrat sans raisons objectives.

"Sans motif légitime, et sans m'avoir prévenu", dit son employeur.

Puis il exerce quelques métiers marginaux : porte à porte... qui nécessitent une certaine dose d'autodépréciation. Ce porte à porte qui évoque la mendicité, la requête ou encore de savoir ce qui est caché. Il y aurait là, matière à réflexion sur le métier de colporteur, dans ce que l'on y ressent, à la fois, de désirs frustrés et d'espoirs, comme à la fois, de manifestations épistémophiliques.

Cette impossibilité d'emprise sur le réel, l'exclut de la société, comme le colporteur encore derrière la porte, et l'appa-

rente à la plupart des adolescents qui relèvent de l'assistance éducative et n'ont pas trouvé de substitut paternel satisfaisant.

D'autre part, son agressivité quand elle ne se retourne pas contre lui éclate en "passages à l'acte" brutaux dirigés contre les éducateurs qui s'occupent de lui, et quand ceux-ci prennent une mesure autoritaire à son sujet, c'est-à-dire quand ils assument en apparence le rôle habituellement dévolu au père.

*

* *

Aussi avons-nous bien des difficultés à nous faire une idée précise des multiples aspects du père tel que J.J. se le représente. Ces difficultés ne tiennent pas seulement à nous, mais aussi à J.J. à la recherche d'une image.

C'est à la fois le père qu'il désire et qu'il décrit en parlant du père de son ami G. : "gentil mais sévère, j'ai toujours aimé les gens sévères et justes..."

C'est donc un père solide avec lequel on ne plaisante pas, mais pourtant bienveillant. C'est au travers des relations qu'il établira avec les éducateurs successifs que nous percevrons le mieux comment il se comporte en face d'une personne pouvant être investie d'une fonction paternelle. Nous avons déjà étudié le problème similaire de son attitude envers l'école. On constate alors, dans l'un comme l'autre cas, sa propension à un échec répétitif qui évoque l'image toujours poursuivie, ~~jamais~~ retrouvée.

A son arrivée dans un foyer, un éducateur le prendra

plus spécialement en charge ; il quémande avec avidité l'approbation, la sympathie. Il est empressé à rendre service, même de façon un peu servile. Il cherche à séduire cet adulte dont il redoute le rejet. Il ne se fait pas remarquer, si ce n'est par sa conduite exemplaire et ses goûts intellectuels ; brillant et furtif, il se montre sans se laisser approcher. Mais dès que la communication est établie avec lui, la relation devient très difficile à manier.

Car ce père dont il fait l'essai doit pour être accepté correspondre à son imagerie : "gentil, sévère, mais juste". Dès qu'il lui apparaît sous son aspect autoritaire, quittant le rôle de compréhension maternante où il désire le cantonner, le songe s'efface, l'image se trouble dans un réveil inadéquat. C'est lorsque les éducateurs assument ce deuxième rôle d'autorité, que le passage à l'acte se produit.

Il faut souligner combien cette mère célibataire ne légitimait son autorité sur rien puisqu'elle la détenait d'une affabulation du père. Cette autorité nullement garantie ni cautionnée par ce père, sitôt représenté, sitôt assassiné. C'est comme si, déjà pour cet enfant, la nursery avait été habitée par le rapt et la violence.

Ainsi au foyer de semi-liberté d'O. il agresse assez sauvagement le directeur de l'établissement, s'acharnant sur lui alors qu'il est tombé, lui brisant une côte. Celui-ci lui avait refusé une permission pour aller voir son ami G., attitude autoritaire relevant de la fonction paternelle. Mais adoptant aussi l'attitude de sa mère qui considèrait ses relations avec G. comme douteuses :

"... mais c'est encore à ma mère que j'en veux, car pour

cette anitié dont elle n'ignorait pas le degré, elle se moqua de moi, elle n'ironisa, elle n'insulta de tapette".

Ce mode de relation aux figures paternelles, traduit son ambivalence à l'égard du père imaginaire ; mais peut-être aussi à l'égard de la mère virile, castratrice. La superposition constante de ces deux personnages, l'un imaginé, l'autre réel, rend malaisé notre propos.

*

* *

C'est d'une manière un peu différente que nous apparaît l'agression d'un éducateur au foyer de semi-liberté des P.

Il ne s'agit plus d'un refus de reconnaître une fonction paternelle mais bien plutôt d'un investissement des fonctions de maternage de l'éducateur et du même coup, d'une intolérance quand celui-ci essaie de s'en dégager.

La veille, les jours précédents cette crise, J.J. est reçu amicalement et dans une atmosphère familiale par l'éducateur. Puis celui-ci modifie son attitude, du fait d'une réévaluation par l'équipe du cas J.J. J.J. demande à l'éducateur de venir dans sa chambre ; celui-ci redoute cette entrevue et avertit ses collègues, profitant de leur présence dans la maison pour se rendre chez J.J. J.J. lui demande de lire un de ses poèmes et de lui dire ce qu'il en pense. C'est alors qu'il l'agresse avec un couteau, le poursuivant à travers la pièce. Les autres éducateurs pressentant un danger arrivent et le désarment. Questionné, il répondra qu'il voulait tuer quelqu'un, n'importe qui ; mais qu'il lui était plus commode

de faire monter cet éducateur dans sa chambre que tout autre.

C'est avec un froid cynisme qu'aussitôt après, J.J. affiche sa volonté de neutre, qui n'épargne même pas ses proches ; et il déclare sur le même ton, choisir ses victimes en fonction de ce qu'elles sont le plus bêtement à portée de sa main, expression insolente d'une autre proximité. Car ce n'est pas par hasard qu'il veut tuer justement celui auquel il s'est confié, qui l'a admis dans son foyer. Il matérialise de façon presque balistique son angoisse de la proximité ; et ce cynisme cache une banalisation défensive qui transmute la distance des coeurs dans la trajectoire de l'arme à son impact.

Il nous paraît ressortir de ces exemples que l'image qu'il se fait du père, c'est encore sa mère. Mais d'autre part, sa vraie mère apparaît n'être qu'un développement d'une image maternelle menaçante. Sa biographie apporte de nombreux éléments concordant avec cette représentation :

- abandon de l'enfant, refus et peur de sa virilité à lui, vie sentimentale nouementée, impossibilité d'une relation hétérosexuelle durable.

La même vague emporte au loin le fils et les amants fugitifs comme une furieuse réprobation du mâle. C'est cette mère solitaire, déchaînée, mais en proie à la peur, qui expulse et délimite à la fois l'ombre du père.

Né de père inconnu... ici, c'est presque une épitaphe.

*

* *

Loin des cauchemars meurtriers, J.J. rasséréné rêve parfois de construire sa famille. Mais toujours de façon inadéquate, inachevée, puérile. Et il écrit à sa mère :

"Je voulais que tu te maries avec le père de G., ainsi j'aurais eu un père et aussi mon copain".

Il marie sa mère avec le père de cet ami auquel il s'est identifié ; sans tenir aucun compte des personnes mises en cause. Elles n'existent pas, elles roulent dans sa tête comme objets morts, simples matériaux de ses constructions. C'est bien le rêve où rien n'est impossible, où l'issue la plus saugrenue ne réveille pas le dormeur. Ce projet de J.J. est bien satisfaisant. Il s'y donne un bon père, tout comme en G. il "hallucinait" le bon J.J. Mais du même coup voilà sa mère en bonne place, la voilà "casée". Il la donne, il la livre, il s'en débarrasse, en même temps qu'il "l'échange" contre son ami. Mais aussi il la fait ferme dans le couple imaginé, châtrant le monstre de ses attributs usurpés.

*

*

*

LES EDUCATEURS

Depuis sa naissance J.J. a été élevé par des éducateurs, des nourrices, des maîtres d'internat. Son séjour dans un établissement quelconque était toujours plus ou moins perturbant pour ceux qui s'occupaient de lui.

Nous aimerions essayer de montrer comment J.J. était ressenti par les personnes qui, à part sa mère, ont été successivement chargées de son éducation. Nous nous posons aussi la question de savoir pourquoi sa présence devient rapidement intolérable dans les diverses institutions où il passe.

En particulier, nous étudierons à titre d'exemple comment les éducateurs du foyer de semi-liberté des P. ont réagi à son arrivée au foyer, et dans quel climat s'est produit ce passage à l'acte qui le conduit en prison. Nous choisissons cet exemple, car faisant alors partie de cette équipe, nous avons pu observer ou participer à quelques aspects de la dynamique de cet acte.

*

* *

Il nous paraît intéressant avant d'entrer dans la relation de cette histoire de décrire les éléments qui en seront le cadre.

Le foyer s'y engage avec le passé de son histoire, de sa structure. Il y a rencontre de l'histoire du foyer et de celle que ce garçon apporte.

Il s'agit d'un foyer de semi-liberté fondé par deux éducateurs depuis plusieurs années. Puis sont arrivés de jeunes éducateurs qui par la suite prendront la succession de leurs aînés.

Ce foyer, outre son contingent habituel de délinquants, avait eu l'occasion de traiter avec succès quelques garçons dont la situation, l'asocialité pourrait-on dire, était du même ordre que dans le cas de J.J. Aussi n'est-ce pas tellement par hasard que J.J. en dernier recourt est dirigé vers ce foyer. C'est dire que la qualité du travail qui y était effectué était assez exceptionnel, puisqu'à côté d'un rôle éducatif s'y faisait une véritable thérapeutique de troubles graves du comportement. Les éducateurs nous faisaient remarquer que de toute façon il leur était impossible de prendre la charge de nombreux cas de cette espèce, un seul suffisant à occuper un éducateur même en dehors de ses horaires de travail.

L'année précédent l'arrivée de J.J. le foyer avait vécu une expérience curieuse. Les éducateurs cautionnés par le psychiatre vacataire avaient mis en avant, donné de l'importance à leurs méthodes de travail. Cette rationalisation avait abouti à la définition d'un "jeu de rôle". L'un serait chargé d'un rôle d'autorité, qui avait quelque chose d'honorifique, puisqu'il servait à cautionner l'attitude de l'éducateur qui était en même temps directeur de l'établissement. Ce rôle correspondait aussi à la façon traditionnelle d'envisager le métier d'éducateur. L'autre disait vouloir se cantonner dans un rôle de compréhension.

Si, comme nous le pensons, ce désir de délimiter leur terrain d'action de façon aussi précise est à interpréter comme une mesure défensive, il s'agissait probablement là de l'expression d'une difficulté interpersonnelle. Cette défense non contournée, mais bien au contraire devenant le fondement d'une théorie, tous s'en déclaraient partisans.

Une deuxième attitude spontanée avait trouvé une rationalisation théorique. Les adolescents du foyer étaient de jeunes ouvriers travaillant à l'extérieur du foyer pendant la journée. On avait pris l'habitude de ne leur proposer aucune activité qui soit organisée dans la maison, hormis un cours de judo. Ceci dans la louable intention de ne pas vouloir instaurer la suprématie d'activités bien organisées, qui "marchent bien" et qui évitent à l'éducateur comme au patient d'engager un quelconque dialogue.

C'était donc un principe de la maison, d'aborder avec le patient, directement, la discussion de ses problèmes personnels et d'instaurer un échange verbal non médiatisé par une quelconque activité.

Ce qui est curieux c'est l'apparition soudaine de la nécessité d'une théorie quant à l'action éducative, alors que jusqu'ici dans la complémentarité de leurs dons personnels les deux éducateurs en question accomplissaient un travail très efficace. Cette théorisation défensive non analysée est justifiée et renforcée par la caution du psychiatre. Cette démarche apparemment scientifique aboutit à l'euphorie générale et à la congratulation réciproque sur les mérites d'un schéma éducatif. La théorie ne fige pas forcément pour l'instant l'attitude des deux éducateurs chevronnés, mais servie toute préparée à l'usage des jeunes élèves éducateurs du

foyer elle devient le médicament antidote de leurs difficultés de communication. Il aurait du reste fallu trouver suspect qu'ils y adhèrent sans contestation.

*

* *

J.J. arrive au foyer de semi-liberté des P. alors que le foyer vit une crise interne importante. Les deux éducateurs qui étaient là depuis plusieurs années ont abandonné la direction du foyer à leurs élèves. Ils s'occuperont quant à eux d'action éducative en milieu ouvert dans le même quartier. La passation de pouvoir ne se fait pas sans difficultés, les jeunes éducateurs se sentant critiqués et les partants ayant du mal à se détacher du foyer et à y abandonner toute prérogative. De plus les jeunes éducateurs pressés de voler de leurs propres ailes avaient ouvertement signifié aux anciens leur désir de les voir partir le plus rapidement possible, sans se retourner.

D'autre part, le besoin de survivance des aînés les amène à structurer le foyer selon le schéma qu'ils avaient expérimenté, défini. Mais cette fois-ci dans un groupe d'éducateurs en nombre supérieur à deux l'autorité est confiée à un seul, et on assiste à un éclatement du rôle de compréhension entre plusieurs. Aussitôt cette autorité dévolue à l'un d'eux est contestée par les autres.

"La Théorie" du contact verbal direct, intégrée "toute crue" par la jeune équipe, prédisposait le jeune éducateur à fuir désarmé la relation duelle, ou encore à s'y enfoncer en perdant toute référence au groupe.

Pour les anciens cette conception, qui les amenait sans doute à une approche de plus en plus "médicale" du patient, était le fait de leur évolution personnelle : contestant un rôle exclusif d'animateur d'activité occupationnelle.

En tout cas, ils référaient constamment l'un à l'autre, de même qu'au psychiatre, de leurs problèmes relationnels.

Il nous semble qu'il n'est pas négligeable de préciser que J.J. est arrivé au foyer pendant cette période troublée où personne ne savait plus quelles étaient ses attributions. L'équipe, au lieu d'être un lieu d'échange, était dissociée par des sentiments d'ambivalence réciproque.

Or J.J. a été tout-de-suite impliqué dans cette aventure.

Il est important de noter qu'il est présenté dès son entrée comme un cas particulier, confié avec forces recommandations à la haute compétence de la maison. De ce fait à l'intérieur de la maison, il fait l'objet de mesures ou d'attentions particulières. Comme s'il ne pouvait être traité, par l'institution fonctionnant dans son ensemble, à son rythme habituel, il faut aménager une prise en charge "renforcée", un enclos pour ce problème plus aigu, voire déjà une "chambre forte" (c'est une image). La démarche formulée à l'extérieur, structure une figure particulière à l'intérieur pour organiser autour de J.J. les groupes et les attitudes.

Il est pressenti par les éducateurs expérimentés comme différent de leurs clients habituels, dont les histoires ne sont pas sans présenter certaines analogies, dont les comportements au foyer se ressemblent. J.J. n'entre pas dans la catégorie d'adolescents

qu'ils avaient l'habitude d'encadrer. Il est ressenti comme "inquiétant", surtout semble-t-il parce qu'il est "inaccessible", "inaffectif". Quant à l'autorité que l'on peut avoir sur lui elle paraît tout-de-suite aux éducateurs difficile à exercer, dangereuse. On peut noter que dans la description qu'en font les éducateurs transparaît l'échec probable de leur système d'approche des adolescents. L'attitude de "compréhension" restera inopérante en face d'un garçon "inaffectif" ; l'attitude "d'autorité" inapplicable car "dangereuse". C'est peut-être pourquoi les anciens mettaient en garde les jeunes, sachant bien que ceux-ci appliquaient alors à la lettre ce "jeu de rôle" qui était sur le plan de l'exprimé l'héritage de leurs aînés.

En outre, ce "jeu de rôle" va permettre l'intrusion de la mère dans la relation, facilitant les phénomènes de projection. En effet, immédiatement elle intervient, se plaignant des sévices que lui fait subir son fils, rendant publique la guerre qu'ils se font, essayant de pousser les éducateurs à prendre parti. Et elle trouve d'ailleurs un écho chez l'éducateur qui au foyer s'était chargé plus spécialement du rôle d'autorité. Par contre, les éducateurs plus attirés par le rôle de compréhension se font le porte-parole du fils opprimé. Et dans les réunions de l'équipe, J.J. alimente souvent les dissensions internes qui se font jour grâce à lui. Il sert de révélateur aux problèmes de l'équipe sans que les siens en soient élucidés pour autant.

*

* *

Mais les "anciens" sous des prétextes divers - ils sont partis, J.J. est au foyer - tout en participant au déroulement de cette histoire, refusent de prendre en charge J.J. Or au foyer, chaque garçon qui arrive, selon ses affinités et celles des éducateurs, est plus spécialement confié à l'un d'eux qui essaie de créer avec lui une relation duelle.

A l'arrivée de J.J. les éducateurs patentés du foyer mettent en garde leurs jeunes disciples quant à l'efficacité et la difficulté d'une telle relation avec J.J., car leur longue expérience leur a fait pressentir un danger. Mais en même temps, ils refusent de s'engager quant à eux avec lui. Tout-de-suite interviennent d'autres facteurs dont certains nous ont été révélés par les éducateurs eux-mêmes. Il y a entre les deux clans des rapports de parents à enfants avec les difficultés que cette situation comporte.

Justement la révolte de J.J. contre sa famille dépasse de beaucoup la révolte des autres adolescents, qui n'existe qu'en fonction de la dépendance ambivalente et du retour possible de l'enfant prodigue. Par contre sa mère, à l'emporte-pièce, figure la monstrueuse caricature de toute image parentale. Elle va servir de fantasme à tout le monde. Son apparition à l'horizon de la maison, incite chacun à prendre un parti manichéen, quand survient le loup-garou. J.J. exprime son opposition à sa mère dans une démesure peu commune. Les jeunes éducateurs ne se permettraient pas une telle violence envers leurs anciens.

Du reste, nous avons déjà noté que la révolte de J.J. n'a pas le caractère de reviviscence oedipienne de la crise d'originalité juvénile, terrain habituel de l'action éducative. Le jeune éducateur en conflit avec ses aînés se range d'instinct dans le camp

de la révolte, d'autant plus que cette révolte prend là un caractère étrange, inhabituel. Les anciens éducateurs avaient été ses maîtres, de bons parents spirituels et pour lui la révolte en était d'autant plus difficile à exprimer de façon directe : il lui fallait un objet médiateur.

*

* *

La relation qui s'établit alors entre J.J. et cet éducateur n'est pas maîtrisable puisqu'à ce moment-là les conflits interpersonnels ne furent pas élucidés. De ce fait, la dynamique de l'équipe est bloquée et toute entreprise hors de la routine devient hasardeuse. Aucun effort de réflexion du groupe n'est plus possible.

D'autres éléments de désunion interviennent nous semble-t-il dans l'équipe. Le rôle dévolu aux femmes y a toujours été effacé. Tous les éducateurs en titre sont des hommes ; et leurs femmes bien qu'étant elles aussi éducatrices, n'ont pas le rôle officiel dans la maison et restent à l'arrière-plan, quoique participant activement à la vie du foyer, par le fait même qu'elles y habitent.

Or dans ce moment de crise interne de l'équipe, le psychiatre attitré part au service militaire. Il entretenait avec celle-ci des relations très positives. Il appréciait à leur juste valeur les éducateurs, était acquis à leurs conceptions pédagogiques, servait d'interlocuteur à leur élaboration théorique, et au fond même s'il émettait des critiques, il garantissait un système qui faisait alors ses preuves. Son départ fut ressenti comme une importante frustration.

En est signe, l'acceptation, avec quelle ambivalence, comme remplaçant du psychiatre attitré, de la femme de ce dernier. C'était une façon pour lui, en déléguant sa famille, de retrouver à son retour, sa place dans la maison. Ils avaient accepté la femme en place du médecin, celle-ci du même coup perdait son pouvoir médical et n'était plus que la femme du Docteur X.

Mais encore, étant la femme de X., elle connaît plus ou moins la situation antérieure de l'équipe. Sa présence indiscrete lui fait pressentir des difficultés d'intégration.

Le nouveau médecin perd toute possibilité de servir d'axe de référence. Mieux, on ne peut pas lui parler. On essaie d'aborder le problème qu'a posé son arrivée dans l'équipe : peine perdue. On dit : "Il faut absolument qu'on vous parle de J.J. qui nous inquiète beaucoup". Rien ne vient, un sentiment de méfiance fait avorter de part et d'autre de louables efforts de coopération.

On hésite à montrer J.J. au nouveau médecin. Ne serait-il pas choqué, lui aussi, d'aller voir le psychiatre ? Une fois la chose décidée, les éducateurs expriment à nouveau que J.J. est dangereux. Pendant l'entretien, l'un d'eux reste en faction, prêt à intervenir.

L'importance de la crainte était probablement fonction de l'agressivité.

Cet entretien est resté le seul, bien que nous ayons proposé de le renouveler à intervalles réguliers pour, bien sûr, avoir matière à en parler avec tout le monde. Mais ce fut toujours irréalisable. Le médecin fut tenu le plus possible à l'écart de

cette affaire, bien que ce ne soit pas là une habitude de l'équipe.

Du passage à l'acte, le médecin ne fut pas averti, si ce n'est au bout de quelques jours pour demander comment on pouvait faire hospitaliser J.J., c'est-à-dire le réduisant au rôle d'ordonnateur. Cette demande d'aide suscite une réunion présidée par le Professeur C. Celui-ci ayant refusé l'hospitalisation psychiatrique, les éducateurs font appel au Juge. Quelques jours plus tard, J.J. est en prison.

Quant aux jeunes éducateurs, qu'avaient-ils à faire de ce médecin qui était une émanation du groupe des anciens. Il peut être intéressant de noter au passage que les ~~vacations~~ vacations que nous assurons au foyer n'avaient rien de fixe. Nous venions sur demande. Or les jeunes n'avaient rien à demander, et ce sont les anciens qui de temps en temps téléphonaient, inquiets, essayant de remettre le médecin dans le circuit.

D'autres éléments personnels dont nous ne pouvons parler ici interféraient pour compliquer les relations entre les différents membres de l'équipe.

Pourquoi J.J. plus que les autres prend-il une place importante dans le conflit ? Bien sûr les autres pensionnaires du foyer ont eux aussi réagi à l'atmosphère qui y régnait, dans la mesure où leurs problèmes se situaient par rapport à celui de l'équipe. On a alors assisté à un phénomène de résurgence des troubles du comportement. Pour J.J. aussi son conflit reflète celui des différents membres du groupe. Mais, pensons-nous, sa personnalité fragile est la plus à même d'être "impressionnée" par l'entourage et d'en transcrire les motivations inconscientes. Ainsi, quelques

instants avant que J.J. n'agresse "son éducateur", tous s'attendent à ce qu'il se passe quelque chose, ils ne sont pas tranquilles, s'inquiètent ; leur propre agressivité mobilise les pulsions de J.J. et leur permet de s'extérioriser.

Et du même coup, ce passage à l'acte est redibitoire. Tous sont à nouveau d'accord, sans avoir besoin d'en discuter, de se concerter ; ils sont sûrs que la présence de J.J. au foyer n'est plus tolérable. Il mérite une punition exemplaire. S'il est capable d'une chose pareille, c'est bien là la preuve de sa folie. Ils réclament d'en être débarrassés. Car dès l'arrivée de J.J. ils avaient perçu l'étrangeté de ce cas, tandis qu'on leur affirmait qu'ils étaient aptes à traiter ce garçon. En tout cas ce traitement leur aurait demandé en fait de s'adapter, donc de faire preuve d'une faculté de mobilisation personnelle.

Par ailleurs, dans la complexité de leurs tensions réciproques il semblait qu'un "fou de service" leur était nécessaire. C'est par l'élimination d'un "homme dangereux" que l'équipe se débarrasse de son propre danger. Et elle retrouve pour un temps une unité illusoire dans la tâche négative de l'exclusion. Nous avons remarqué dans une autre institution ce phénomène de l'accord retrouvé, malgré les tensions d'une équipe, autour d'un "il n'est pas pour nous". On se trouve là en face d'un phénomène assez général, semble-t-il, qui concerne le sectarisme et la secte, où le traître voué aux ténèbres extérieures sert de médiation pour un nouveau baptême. Ce phénomène de rejet par un établissement qui se déclare incapable engendre du même coup la recherche éperdue d'établissements nouveaux aptes à recevoir ces indésirables. Nous avons choisi le cas de J.J. comme exemple justement parce que nous avons été frappés par le fait qu'il n'avait sa place nulle part, pas plus

en prison que dans un hôpital psychiatrique, et que les établissements éducatifs pour mineurs ne le toléraient pas longtemps. En somme, partout où un traitement de ses troubles était tenté on aboutissait à un échec.

Nous avons d'autre part essayé de montrer comment dans une des institutions où il a séjourné les phénomènes de groupe au niveau des éducateurs ont interféré dans le traitement. Nous voudrions encore souligner que dans le foyer dont il a été question, si auparavant l'efficacité de la thérapeutique reposait sur un "couple" d'éducateurs, dès qu'un groupe s'est constitué les difficultés interpersonnelles en sont devenues beaucoup plus gênantes et moins maîtrisables.

Au sein du groupe, la prise en charge de J.J. par un seul éducateur en paraît d'autant plus difficile aboutissant à une exclusion de celui-ci par le groupe comme il arrive au psychothérapeute établissant une relation duelle au sein d'une institution.

Ce qui nous apparaît important n'est pas l'existence d'un conflit ouvert entre éducateurs, non plus qu'un établissement solide de leurs statuts, mais plutôt qu'à un moment donné de l'évolution le vent a tourné. Le couple d'opposition binaire autorité-compréhension paraissait fait sur mesure à l'usage de deux personnes. L'arrivée de nouveaux éducateurs remet tout cela en question. La désignation des rôles paraît maintenant arbitraire et les attributs l'un à l'autre usurpés. C'est le règne de l'apparence c'est-à-dire du masque. On ne parle pas de ce que l'on cache.

*

* *

Il aurait fallu percevoir de funestes présages. L'institution à un moment donné, en vient à se morceler en un certain nombre d'isolats. Rien ne va plus entre médecin et éducateurs, entre jeunes et vieux, entre hommes et femmes, entre parents et enfants. Venues de toutes parts, un ensemble de forces poussent l'un vers l'autre et embarquent de conserve, notre patient et son éducateur pour une aventure étrange. Cette "Nef des Fous", à deux passagers, s'éloigne dangereusement des rives explorées. Une relation mère-enfant, de nouveau exclusive, les exclut dialectiquement du reste du groupe. Ils perdent le Nord, c'est-à-dire, leur référence à la loi des échanges structurés de leur communauté.

On note au passage, que le paroxysme final expulsif, les retrouve affrontés dans la chambre, dans une ultime et dangereuse proximité qui les isole du monde.

C'est dire qu'à une certaine heure, l'ensemble institution-patient a présenté comme une solution de continuité. La crise exprime une rupture dans un enchaînement compréhensif ou significatif. Le symptôme, violence, n'est qu'un élément de cette cassure. Ce qui est sûr, tout d'un coup, c'est que les affects se bousculent ; on ne peut plus réfléchir ; il n'est vraiment plus possible de parler.

Le patient-sujet disparaît derrière l'entité "dangerosité". Il perd son existence au profit d'un symptôme qu'on ne peut plus considérer qu'en lui-même, oubliant l'histoire, le sens.

Cette totalité institutionnelle est devenue un système délirant, c'est-à-dire, un système clos sur lui-même, ayant perdu sa référence. A ce délire, on ne peut plus donner, de l'extérieur,

qu'une réponse délirante ou encore globale, massive, indifférenciée, traduite dans la mesure d'internement ou d'emprisonnement.

On retrouve ici l'image de la symbiose mère-enfant que ne module aucun tiers paternel. Nous l'avions évoquée, au chapitre de la Mère, car, par rapport à elle, sans le Père, ne s'offre comme possible que d'être soit dehors, soit dedans, exclusivement.

*

*

*

CONCLUSIONS

Ce récit ne constitue qu'un épisode très fragmentaire dans le temps et dans l'espace de l'institution. Nous avons choisi de décrire un moment de crise, car la "panne" brutale contraint à réfléchir.

Pour le psychiatre-consultant, quelque soit le temps qu'il lui consacre, cet organisme vivant exige une vigilance constante. Il y est, toujours, très personnellement impliqué et non seulement dans l'état d'urgence. Il ne peut se résoudre à n'être qu'un observateur impartial, comme non-vivant dans la maison. Une position de "neutralité bienveillante", nous paraît fausse, car elle ne correspond, peut-être pas, à une réalité possible. Il n'est pas seul non plus, érigé en arbitre, mais en situation dans une équipe, avec des clients. Il est parfois interventionniste, sur un certain plan, dans l'institution, réclanant, par exemple, d'urgence, la convocation de tel type de réunion, telle prise en charge pluri-focale du patient.

Les phénomènes ici décrits, ont rendu illusoire l'efficacité de la seule psychothérapie individuelle du médecin ; mais aussi, dangereuse la prise en charge strictement duelle, d'un garçon par un éducateur, dans une relation verbale isolée, sans médiation.

Nous pensons d'autre part, que "l'élucidation claire et complète" des conflits de l'équipe, n'est pas absolument nécessaire à son bon fonctionnement thérapeutique. Il faut, sans doute, se contenter de ce que ces conflits puissent se traduire quelque part ;

c'est-à-dire, non forcément de façon explicite, mais à un certain niveau, à un certain endroit de l'institution pour en permettre leur mobilisation. Cette mobilisation, non forcément résolutive, doit être facilitée par la mise en place de structures d'articulation et de communication. Ainsi, les réunions multiples de groupes, les divers secteurs d'activités modifient constamment d'une part, les statuts des relations interpersonnelles. Elles permettent, d'autre part, d'un secteur à l'autre, la mobilisation des fantasmes et la cure par "déplacement".

L'expression consciente n'est pas toujours indispensable : il existe d'autres systèmes de prestations que le langage, qui rendent possibles les échanges, là où la parole se perd ; mais dans lesquels, le psychiatre doit s'entraîner à l'écoute d'une certaine sous-jacence.

Dans un système éducatif traditionnel, les adolescents reçoivent, sans arrêt, dans un sens univoque, l'héritage de leurs parents. Aussi, doit-on préconiser la prise en charge effective de tous par tout le monde, éducateurs et clients ; permettre la mise en place d'échanges à plusieurs niveaux tels qu'économique, affectif et verbal. La participation de tous à la gestion économique, aux prises de décision, est prônée, non par préjugé démocratique, mais pour permettre la mise en circulation, par médiation concrète, entre toutes les personnes, d'un certain langage.

Tout le monde, nous l'avons vu, se trouve finalement confondu dans la même histoire significative. L'étude historique d'un cas, plus que nosographique, permettra de dénouer les "points aveugles" communs au sujet en cause, à son médecin, à l'institution.

C'est ce que nous avons tenté de faire, à post^{er}iori.

Mais, dans le feu de l'action, le psychiatre a besoin de parler concrètement de son travail, au dehors, au sein d'une équipe de référence ou de contrôle. C'est cela qui lui rendra possible, ensuite au dedans, d'écouter avec vigilance.

*

* *

B I B L I O G R A P H I E

- - - - -

- 1 - AUBRY (J) "La carence de soins maternels" Paris
centre international de l'enfance (1955)
- 2 - BAKWIN "Early infantil autism, in the journal of pediatrics
Vol 45 (1954)
- 3 - BESSIERE (R) "De la crise d'originalité juvénile à la
schizophrénie" - Annale médico-psychologique
(Nov. 1944 p. 349)
- 4 - BONAPARTE (M) "Psychanalyse et anthropologie" - P.U.F. (1952)
- 5 - BOWLEY (J) "Soins maternels et santé mentale"
monographie n° 2 O.M.S. (1954)
- 6 - BUCKLE et LEBOVICI (S) "Les centres de guidance infantile"
O.M.S. (1958)
- 7 - COLIN (M) "L'intégration des méthodes de traitement"
Rapport au 6è congrès français de criminologie
Toulouse 7, 9, octobre 1965 (à paraître)
- 8 - COLIN (M) (textes rassemblés par) "L'équipement français de
criminologie" - Acte du 14è cours international de
criminologie - Lyon octobre 1964 - Masson Paris 1965
- 9 - COLIN (M) "Méthodes de traitement en criminologie ; leur inté-
gration dans l'ensemble du programme de traitement" -
p. 1005 Information psychiatrique - Nov. 1966
- 10 - DEBESSE "La crise d'originalité juvénile" - P.U.F. (1948)
- 11 - DEUTSCH (H) "La psychologie des femmes" - P.U.F. (1949)
- 12 - FREUD (S) "Un souvenir d'enfance de L. de Vinci" Gallimard (1927)
- 13 - FREUD (S) "Les trois essais sur la théorie de la sexualité"
Gallimard (1961)
- 14 - HESNARD "Manuel de sexologie normale et pathologique"
Payot (1959)

- 15 - KLEIN (M) ISAACS (S) HEIMAN (P) RIVIERE (J)
"Développements de la psychanalyse" - P.U.F. (1966)
- 16 - LEBOVICI (S) "Les psychothérapies couplées parents-enfants"
Communication au groupement français de N.P.I.
(juillet 1947)
- 17 - LEBOVICI (S) "A propos des indications et des techniques
psychanalytiques dans les états prépsychotiques de
l'enfance" Revue française de psychanalyse (Oct. Déc. 1956)
- 18 - LEBOVICI (S) et DIATKINE "Etude des phantasmes chez l'enfant"
Revue française de psychanalyse (Janv. Mars 1954 p. 108)
- 19 - LEBOVICI et KREISLER "L'homosexualité chez l'enfant et
l'adolescent" Psychiatrie de l'enfant - Vol. VIII
Fase 1 p. 57
- 20 - MALE "La genèse des troubles du caractère chez l'enfant"
Evolution psychiatrique (1932 III p. 37)
- 21 - MAKARENKO (A) "Poème Pédagogique"
- 22 - OURY (J) "Notes et variations sur la psychothérapie institu-
tionnelle" Recherches n° 2 (1966)
- 23 - RACAMIER (P.C.) "Etude clinique des frustrations précoces"
Revue française de psychanalyse (1954 n° 3 et 4)
- 24 - SIMON (S) "La mère de schizophrène - Aspects biographiques et
profil psychologique" Thèse Lyon 1958
- 25 - SPITZ (R.A.) "Hospitalisme" Revue française de psychanalyse
(juillet 1949)
- 26 - SPITZ (R.A.) "Genèse des premières relations objectales -
Observations directes sur le nourrisson pendant la
première année" Revue française (Oct. Déc. 1954)
- 27 - SPITZ (R.A.) "Les parents sont-ils nécessaires ?"
Psyché IV 34 1949
- 28 - SPITZ (R.A.) "Le non et le oui" P.U.F. (1962)

- 29 - SPRINCE (M) "A contribution to the study of homosexuality
in adolescence" J. Child Psychol - Psychol -
Psychiatr. 5 (1964)
- 30 - TOSQUELLES (F) "Pédagogie et psychothérapie institutionnelle"
N° spécial de la revue de psychothérapie institution-
nelle.
- 31 - WOODBURY "L'équipe thérapeutique" Information psychiatrique
(déc. 1966)
- 32 - WYRSCH (J) "La personne du schizophrène" P.U.F. (1955)

*

* *

TABLE DES MATIERES

<u>INTRODUCTION</u>	page 1
<u>CHAPITRE I -</u>	
Eléments biographiques	page 4
<u>CHAPITRE II -</u>	
Le Roman	page 12
<u>CHAPITRE III -</u>	
Le Roman -- Commentaires	page 21
<u>CHAPITRE IV -</u>	
La Mère	page 33
<u>CHAPITRE V -</u>	
Le Père	page 46
<u>CHAPITRE VI -</u>	
Les éducateurs	page 57
<u>CONCLUSIONS</u>	page 71
<u>BIBLIOGRAPHIE</u>	page 74

Le Président de la Thèse :
Monsieur le Professeur ROCHE

VU, le Doyen :
J.F. CIER

VU et permis d'imprimer
LYON, le 10 janvier 1967
Le Recteur, Président du
Conseil de l'Université,
P. LOUIS

